

• TOUS LES JEUDIS •

16
PAGES

L'ÉPATANT

PRIX PROVISOIRE
30
cent.

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

ABONNEMENTS } Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
} Etranger : Un an, 20 francs ; Six mois, 11 francs.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

BONIFACE VA AU CINÉ



... Bon sang de bon sang, faut pas avoir ni cœur, ni rate, ni poumons, ni gésiers pour laisser assassiner comme ça un homme.

BONIFACE VA AU CINÉ



Lorsque le père Boniface vint à Paris, il jura de ne pas repartir pour son pays sans avoir vu un cinéma : « Quand j'en aurai vu un, fit-il, j'aurai content... » Boniface, comme pas on le voit, ne péchait par l'excès d'ambition... Or, en arpentant la capitale, il passa devant l'établissement dont il rêvait : « Autant çui-là qu'un autre, » fit-il, en dirigeant ses pas vers l'en-



trée du ciné à la porte duquel le groom de la maison faisait l'article... Boniface, ayant acquitté le prix de son entrée, se préparait à pénétrer dans la salle, lorsque le contrôleur l'arrêta : « Faut laisser vot' pépin au vestiaire, lui recommanda-t-il avec autorité, c'est le règlement, ajouta-t-il en voyant l'air épaté de Boniface... »



— Puisque c'est le règlement, acquiesça celui-ci, j'dis rien de rien, et j'vas le laisser ouisque vous dites... » En effet, il ne fit aucune difficulté pour remettre l'objet entre les mains de la préposée. « Faut m'donner un reçu, » lui dit-il toutefois... La dame lui expliqua que ce n'était pas l'usage à Paris de le faire, et se contenta de lui remettre à la place un ticket. « Tâchez de pas m'abîmer surtout, dit encore Boniface, pendant que j'serai à regarder jouer la comédie. » Il s'assit à une place près de l'écran. « Comme ça, j'verrai bien mieux, » pensa-t-il. Comme il avait gardé son chapeau sur la tête, un spectateur



placé derrière lui l'invita à le retirer. « A cause de quoi donc faut que j' retire mon biau chapiau, questionna Boniface, que cette demande interloqua... — Parce qu'il me gênera pour voir le spectacle, » répondit le spectateur. A ce moment, Boniface s'aperçut que les dames gardaient leur couvre-chef : « Pourquoi que les dames l'ôtent pas, et qu'moué faudrait qu'j'l'ôte, » répliqua Boniface qui devenait grincheux. Le spectateur n'aimait pas les discussions oiseuses, aussi se contenta-t-il de hausser les épaules sans répondre, mettant ainsi fin à une conversation qui lui pesait...



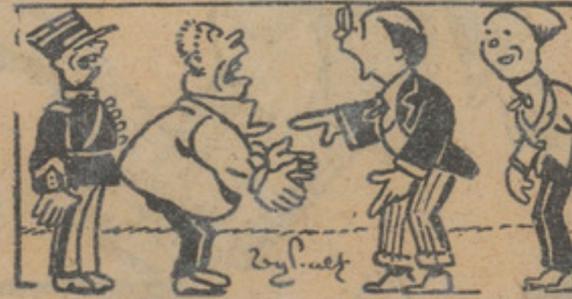
Pourtant Boniface enleva son chapeau... bientôt les lumières s'éteignirent dans la salle. « Ça c'est le bouquet, fit Boniface en continuant à rouspéter, alors si on ne voit plus rien de rien, comment qu'on va faire à c'l'heure pour voir quelque chose? » L'instant d'après, il vit de quelle façon l'on s'y prendrait... Car un disque lumineux apparut sur l'écran : « V'là un citoyen qui s'apprête à vouloir faire un sale coup », se dit Boniface en voyant se profiler sur l'écran un in-



dividu d'allures suspectes... Boniface avait deviné juste, car un deuxième personnage étant apparu sur l'écran, l'individu suspect aussitôt se précipita sur lui le bras levé et le poing armé d'un eustache de dimensions copieuses... L'impression fut si forte que Boniface ému se leva de son siège... Devant le danger que courait le personnage son sang ne fit qu'un tour...



« On ne peut pas laisser assassiner quelqu'un sans lui porter secours, » s'écria-t-il d'une voix puissante en bondissant droit sur l'écran et en portant à l'assassin un direct... qui creva net la toile... Les silhouettes se brouillèrent... disparurent de l'écran... et la lumière reparut dans la salle, tandis que des protestations de toutes parts s'élevaient, et que Boniface, ouïllé telle une poirre par le municipal de service, était conduit



devant le directeur du cinéma... L'affaire à l'amiable s'arrangea, Boniface dut rembourser la toile endommagée, ce dont jamais par la suite il ne se consola... Aussi, quand on parle devant lui des cinémas, l'opinion qu'il en a est invariable : « Les cinémas, répond-il, m'en parlez pas... c'est pire que tout... les ceusses qui veulent se faire voler et puis assassiner n'ont qu'à y aller... ils seront servis... »

CHEZ LE PHOTOGRAPHE



— Vous en faites une tête ! vous avez l'air d'être à l'enterrement ! Alors, imaginez-vous que vous êtes à celui de votre belle-mère : ça vous fera toujours rigoler un peu.



— Ah! ah! vous arrivez le bec enflé...
— C'était pas une raison pour me coller en pain!



— Garçon, la viande n'est pas tendre!
— De quoi? Faut peut-être qu'elle vous saute au cou et vous appelle mon chéri pour vous prouver sa tendresse!



— Ça vous fait rire, cette cafetière cassée?
— C'est pas de la cafetière cassée que j'ris, c'est de celle que fait madame.

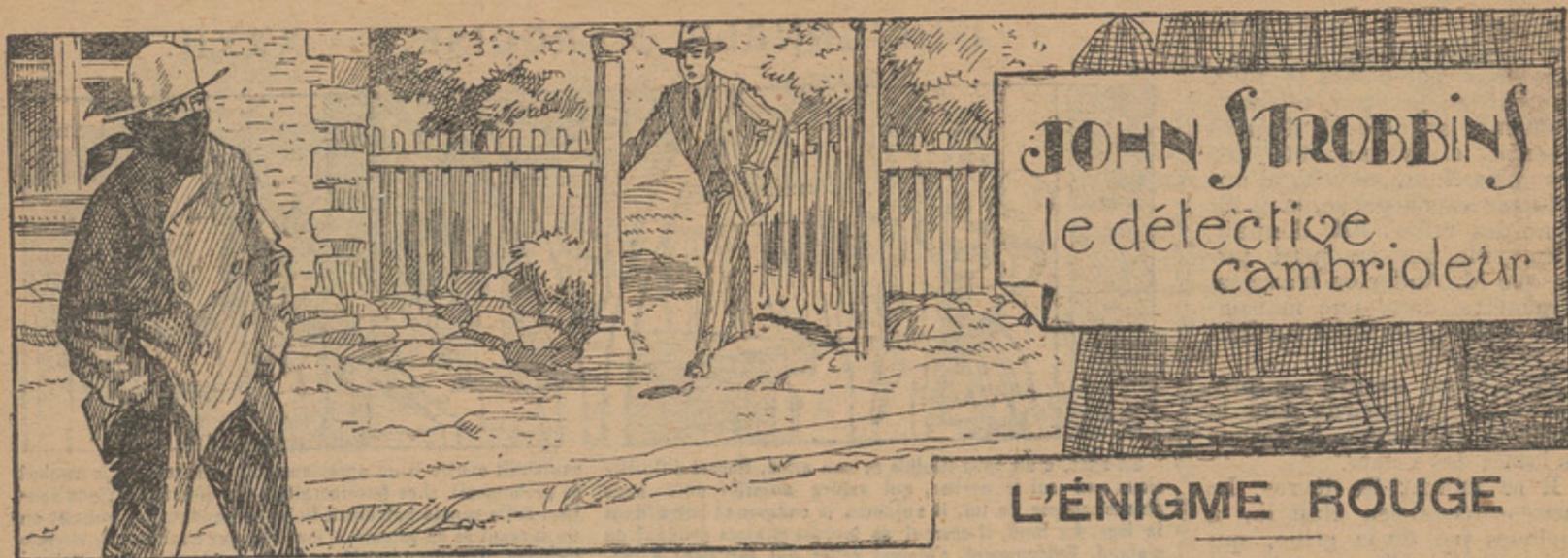
COLLECTION D'AVEVENTURES
La plus intéressante, la plus variée, la moins chère. VIENT DE PARAÎTRE :

LE ROI DU DÉSERT

Deuxième volume de la série intitulée : Le Tour du Monde de GASPARD BRAS-DE-FER

LE VOLUME : 0 fr. 40 — EN VENTE PARTOUT

Envoi franco contre la somme de 0. fr. 55 adressée à l'Administration de l'Epatant
3, rue de Rocroy, Paris (X^e). Aucun envoi contre remboursement.



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le yacht Velléda a mystérieusement sauté en mer, non loin des récifs de Devils-Rock, engloutissant son propriétaire, le banquier Philip Fordell, et de nombreux invités. Le capitaine Ellesmere, la soubrette Louise Siebert et le célèbre pianiste Barowsky, recueillis par un navire, sont ramenés à San-Francisco et assassinés le jour même de leur débarquement. Grâce à une dénonciation anonyme, l'on découvre dans la cave de son château de Benicia, près de San-Francisco, le cadavre de Philip Fordell. Tout accuse son frère, Francis, qui est le gardien du château. Il est arrêté, mais nie toute culpabilité. Jack Blodds, prétendant à la main d'Edith Fordell, fille de l'inculpé, s'occupe de faire éclater l'innocence de Francis Fordell, bien que ce dernier n'ait pas voulu de lui pour gendre. Blodds pousse même le dévouement, jusqu'à faire réserver au Washingtonia-Palace, dont il est un des gros actionnaires, un petit appartement à la jeune fille qui, touchée, accepte, à condition de le payer. Le jour même de son arrivée au Washingtonia-Palace, Edith Fordell voit entrer un garçon de l'hôtel dans son appartement. Celui-ci lui déclare qu'une machination est ourdie contre elle et lui conseille de se rendre le soir même à une conférence, dans un institut féminin, où sa voisine lui donnera des éclaircissements. Mais, du couloir, on appelle le garçon qui sort précipitamment.

IX

Quelques instants durant, Edith Fordell resta immobile au milieu du petit salon. Dans le couloir, tout bruit avait cessé. La jeune fille, ayant dominé sa stupéfaction, regarda le carré de papier que le garçon lui avait glissé entre les doigts. C'était, en effet, un ticket d'entrée pour la conférence historique devant avoir lieu le soir même au Women's Institute.

Edith Fordell, indécise, se demanda ce qu'elle devait faire.

Comme Jack Blodds, elle était persuadée que son père avait été victime d'une machination ourdie — elle ne pouvait comprendre dans quel but — par de puissants ennemis. Or, ce garçon, qui était ainsi venu l'avertir que de nouvelles intrigues se tramaient contre elle, était-ce un allié ou un ennemi? Comment le savoir? Edith devait-elle se rendre à cette conférence? Y apprendrait-elle quelque chose d'intéressant — ou bien en profiterait-on pour tenter sur elle quelque agression? Les assassins qui avaient successivement tué le capitaine Ellesmere, le pianiste Barowsky et n'avaient pas en pitié de la jeunesse de Louise Siebert n'étaient pas hommes à hésiter devant un nouveau meurtre s'ils l'estimaient utile au succès de leurs criminels projets.

Que faire? Que penser? Edith Fordell résolut de se confier au seul allié qui lui restât, à Jack Blodds. Mais aurait-elle le temps de le voir ou de lui parler? Il était près de six heures du soir, et la Conférence historique commençait à huit heures et demie...

Edith Fordell marcha vers l'appareil téléphonique placé sur une console dans un angle du petit salon, et, ayant approché le récepteur de son oreille, demanda le numéro de Jack Blodds...

Dans le couloir, cependant, une scène brève et qui eût pu faire réfléchir la jeune fille si elle en avait été témoin, avait suivi la sortie du garçon.

Le maître d'hôtel du Washingtonia-Palace — celui-là même qui avait appelé Elshoud — s'était précipité au-devant du conseiller bienveillant de miss Fordell et avait grommelé :

— Que faisiez-vous dans les appartements de cette dame, Elshoud? Ce n'est pas votre service, il y a des femmes de chambre en nombre suffisant! Venu pour essayer de voler, hé? Vous croyiez que la miss n'était pas là? Nous ne...

— Monsieur! interrompait Elshoud, blême. Faites attention à vos paroles! Je...

— Des menaces, maintenant? Venez avec moi au bureau, on va vous régler... Non! Je veux que vous vous expliquiez devant le directeur lui-même. Arrivez!

Elshoud, les poings serrés, n'avait pas répliqué et, en silence, avait suivi le maître d'hôtel.

Et, comme il passait devant la porte d'une des chambres numérotée 26, il avait lestement tiré de sa poche une boulette de papier et l'avait laissée tomber sur le tapis.

Malheureusement, il ne s'était pas douté que le maître d'hôtel avait surpris son geste dans une glace. Il s'en était d'autant moins douté que le maître d'hôtel n'avait pas sourcillé et avait pénétré dans l'ascenseur.

Elshoud, croyant bien que nul ne l'avait vu, prit place au côté du maître d'hôtel. Celui-ci s'approcha du tableau de marche de l'appareil, mais, au lieu de presser sur le bouton de descente, appuya sur une petite rosace qui le surmontait.

L'ascenseur, aussitôt, se mit à descendre... il atteignit le rez-de-chaussée, mais ne s'arrêta pas. Un dé clic métallique se fit entendre.

Le massif de maçonnerie, situé au ras du plancher du deuxième sous-sol, et sur lequel l'ascenseur eût dû se poser, bascula sur lui-même, découvrant un puits carré dans lequel l'appareil continua à descendre, cependant que le bloc de ciment reprenait sa place.

La boulette de papier jetée par Elshoud n'était pas restée longtemps sur le tapis du couloir! La porte de la chambre 26 s'était presque aussitôt ouverte. Un homme en élégant costume de voyage était apparu, avait jeté un regard autour de lui, avait vu la boulette, l'avait ramassée et était rentré dans la chambre.

Il en ressortit presque aussitôt; le

couloir était toujours désert. L'homme replaça la boulette sur le tapis, sans avoir eu la curiosité de la défaire et se précipita vers un ascenseur.

En quelques secondes, il eut atteint le rez-de-chaussée et alla s'installer dans le grand hall orné de palmes vertes, où un orchestre nègre jouait sans discontinuer.

Une centaine de personnes, des dames et des jeunes filles en majorité, étaient rassemblées là, autour de petites tables supportant des glaces, du thé, du chocolat.

L'inconnu, ou plutôt M. Thomas Anderson — tel était le nom sous lequel il s'était inscrit sur les registres d'entrée du Washingtonia, se fit servir une tasse de thé, et, s'étant plongé — en apparence du moins — dans la lecture des journaux du soir, attendit... De temps en temps, il regardait autour de lui, mais apparemment sans voir ce qu'il cherchait. Après une heure d'attente, il régla sa consommation et sortit de l'hôtel.

La nuit venait.

M. Anderson héla un taxi-auto et se fit conduire dans un restaurant de Mercer Street où il dîna rapidement. Son repas achevé, il sortit de l'établissement et sauta dans un tram allant dans la direction d'Ingliside.

Arrivé devant le cimetière de San-Miguel, M. Anderson descendit et emboucha un petit chemin qui serpentait entre deux rangées de grillages enclosant les jardins des villas avoisinantes.

L'endroit était désert et obscur, c'était le moment qui suit le dîner...

M. Anderson, en apparence, marchait tranquillement, comme un promeneur sans souci, ce qui ne l'empêchait pas d'observer avec acuité tout ce qui se passait autour de lui. Aussi ne tarda-t-il pas à s'apercevoir qu'il était suivi. Un individu, habillé comme un mécanicien, larges pantalons de toile bleue, veston de même étoffe, cheminait derrière lui... Or, cet homme, M. Anderson l'avait déjà vu au moment où il était entré dans le restaurant de Mercer Street.

M. Anderson eut un demi-sourire d'ironie et, brusquement, quitta le chemin, s'engagea dans un petit sentier à angle droit et, d'un saut, franchit un petit mur de pierres sèches qui le bordait.

Il s'immobilisa de l'autre côté, et, tapi parmi les ronces qui croissaient le long de la façade intérieure de la muraille, attendit.

Il put bientôt entendre les pas de son suiveur. Ce dernier, ayant fait quelques pas dans le petit sentier, s'arrêta, indécis sans doute, puis, continua son chemin. Il n'avait pas deviné, sans doute, que celui qu'il suivait avait sauté par-dessus le mur et devait croire qu'il avait pris de l'avance sur lui.

L'ÉNIGME ROUGE

L'INFERNALE MARQUISE. — XXXII.

M. Anderson laissa s'écouler quelques minutes, cinq ou six, et repassa par-dessus le mur. Il revint sur ses pas, retrouva le chemin sur lequel donnait le sentier et, à cinquante mètres plus loin, ouvrit, d'une rief tirée de sa poche, la grille d'une des villas. Elle donnait, cette grille, sur un petit jardin que M. Anderson traversa. Il pénétra dans une maisonnette de briques dont il referma la porte sur lui.

Puis, étant monté au premier étage, il regarda dans la direction du chemin à travers les lames des volets.

Il se mordit les lèvres. Le pseudo-mécanicien était là, à quelques pas de la grille, qui observait la villa.

— Je me suis laissé refaire, c'est clair ! Je l'ai pris pour un idiot, mais c'était moi, l'idiot ! Il a dû se cacher, lui aussi, dans le sentier, m'a vu escalader le mur et m'a suivi... Peu importe ! Nous allons lui montrer que c'est le dernier qui rit qui est celui qui rit le mieux !

Et M. Anderson s'assit sur une chaise et alluma une cigarette. Il resta pendant quelques minutes à réfléchir.

— Il est clair qu'Elshoud est en danger... et qu'il a été surpris ! murmura-t-il. J'aurais dû agir moi-même !... Mais il valait mieux, somme toute, lui laisser assumer le risque. En tout cas, une chose est claire, c'est que mes soupçons étaient exacts... en attendant, voilà Elshoud en péril... s'il est seulement encore vivant ! Et moi, je suis suivi. Nous allons un peu voir cela !...

M. Anderson jeta sa cigarette, qui était au bout, et redescendit dans le jardin qu'il traversa.

Il ouvrit brusquement la grille donnant sur le chemin. L'homme était toujours là, dissimulé dans un creux formé par la jonction de deux murailles, à moins de quarante mètres de la villa.

M. Anderson alluma une autre cigarette et marcha paisiblement dans la direction de l'inconnu. Arrivé à deux pas de ce dernier, il bondit brusquement sur lui, et, d'une passe de jiu-jitsu, l'étendit à ses pieds sans connaissance.

Après quoi il se mit en devoir de le fouiller. Dans sa veste, il sentit plusieurs papiers, cousus dans la doublure. Il tira un canif de sa poche et entreprit de fendre l'étoffe.

Mais, avant qu'il ait commencé cette besogne, plusieurs coups de sifflet retentirent, tout proches.

(A suivre.) JOSÉ MOSELLI.

Dans les
HISTOIRES EN IMAGES
Vient de paraître :
LA CONTREBANDIÈRE
Histoire complète en un seul numéro.
EN VENTE PARTOUT
Le Numéro : 10 Centimes.



En effet, d'un coup terrible de son arme, Robert d'Orville cloua au sol le portier, qui expira aussitôt puis, sans plus s'occuper de lui, il enjamba le cadavre et entra dans la loge. Au fond, il aperçut de lourdes chaînes pendant du plafond. Evidemment, c'étaient celles qui servaient à manoeuvrer le pont-levis. Lâchant ses armes, Robert d'Orville les saisit à pleines mains, tirant de toutes ses forces, mais son bras à demi paralysé avait beaucoup perdu de sa vigueur et durant quelques secondes le baron s'épuisa en efforts stériles. Cependant il comprenait bien que tout instant perdu était irréparable ; le bruit formidable lui arrivant de la voûte disait assez quelle lutte acharnée le vieux Richard

soutenait contre leurs agresseurs. Evidemment, si le combat se prolongeait, il se terminerait par la défaite du vieux routier. Cette pensée galvanisa Robert : bandant ses muscles en un sursaut de sa volonté, il imprima aux chaînes une terrible secousse. Presque aussitôt un bruit sourd retentit au dehors : le pont-levis venait de s'abattre sur le fossé, il ne restait plus qu'à ouvrir la porte du château. Ramassant son épée, Robert se rua vers le portier à la ceinture duquel il avait entrevu un trousseau de clés ; s'en saisit et ouvrit la porte du manoir, tout cela ne demanda qu'une minute au jeune homme. Alors, remontant à cheval, il jeta un coup d'œil du côté de son compagnon.



Sous les attaques répétées des assaillants, Mac-Clélan reculait lentement, frappant sans relâche et, à chaque coup, un homme tombait. Pourtant, il était visible que l'Ecoisais se fatiguait, il avait déjà reçu quelques blessures légères. Il fallait le secourir au plus tôt : « Courage, vieux Richard, me voici ! clama Robert d'une voix de stentor. « En avant, Robert ! » cria Mac-Clélan, qui, mettant l'épée à la main, lâcha la bride à son coursier. Robert avait compris et côte à côte les deux gentilhommes s'élançèrent derrière les chevaux furieux. L'instant d'après ils étaient dans la cour, aspirant avec délices l'air pur de la nuit. Ceux des hommes de Téréns qui n'avaient pas été renversés par les animaux affolés, s'étaient jetés de côté ; en apercevant les deux cavaliers ils poussèrent de violentes clameurs : « A mort ! à mort ! » Mais déjà Robert et Richard couraient à la voûte donnant accès à la grande porte du château ; comme ils s'y attendaient, celle-ci était fermée et au dehors le pont-levis avait été relevé. « Abaissez-le et manœuvrez les verrous, mon fils, ricana le vieil Ecoisais. Quant à moi, je vais barrer le passage à ces coquins, vous avez trois minutes devant

vous. » Et, s'engageant sous la voûte, Mac-Clélan fit voltez son cheval, faisant face aux assaillants.

« Attention, mes maîtres, leur cria-t-il de sa voix narquoise, que ceux qui veulent mourir se dépêchent d'arriver les premiers ! » Bien campé sur sa selle, l'épée d'une main, la dague de l'autre, le vieux Richard était magnifique à voir. Les hautes flammes jaillissant des communs, qui à cette heure brûlaient de la base au faite, éclairaient la cour d'honneur ainsi qu'en plein jour. Ce fut à ce moment qu'à la lueur croissante de l'incendie, Richard Mac-Clélan reconnut de Téréns et Pierre de Chavray ; exaspérés par la résistance acharnée de ces deux hommes qui les bravaient, les chefs des conjurés avaient dégainé. Alors, dressé sur ses étriers, brandissant son épée qui flamboie ainsi que celle d'un archange, Robert se rua dans la mêlée. « Fuyez, Robert, fuyez ! » cria Mac-Clélan. Mais le baron ne lui répondit pas. Sous son impétueuse attaque les sbires de M. de Téréns avaient piqué, évacuant la voûte, refluant en désordre dans la cour. C'est ce qu'avait escompté d'Orville : « Et maintenant, au galop vieux Richard ! jeta-t-il à son compagnon. — Par le diable,



je crois en effet qu'il est grand temps, » répliqua celui-ci. Et d'un même élan ils poussèrent leurs chevaux vers le pont-levis, qui fut franchi en quelques foulées. Il était temps, à peine les deux cavaliers atteignaient-ils l'autre bord du fossé que le pont-levis se redressa brusquement. Pierre de Chavray et quelques-uns de ses hommes venaient d'envahir la loge du portier et de manœuvrer les chaînes. Mais il était trop tard, un grand cri de victoire proféré par les fugitifs le leur apprit. Cependant Robert et Richard, éperonnant leur chevaux, galopèrent à bride abattue, n'ayant qu'une idée en tête : mettre le plus de distance entre eux et le manoir maudit. En effet, ils comprenaient que tout n'était pas fini et que leurs ennemis ne tarderaient point à se lancer à leur poursuite.

La fausse manœuvre du pont-levis leur assurait quelques minutes de répit ; de plus, leurs adversaires devaient réunir les chevaux échappés de l'écurie incendiée et qui, à cette heure erraient dans toutes les cours du château : « N'importe ! disait Richard, courbé sur l'encolure de sa bête, ne perdons pas de temps, nos vies ne tiennent qu'à un fil. » Ils avaient déjà descendu la côte au sommet de laquelle se dresse la Moussar-

dière et, maintenant, ils suivaient une grande route plantée d'arbres. Où celle-ci les conduisait-elle ?... Voilà ce qu'ils n'auraient su dire. Bientôt, en effet, un sourd grondement de galop retentit dans le lointain, là-bas l'escadron des poursuivants s'ébranlait : « Minute, vieux Richard, dit Robert en posant la main sur l'épaule de son compagnon, j'ai une idée... — Bah ! détailons, vous me la confierez plus tard, riposta l'autre. » Le sire d'Orville secoua la tête. « Non, il faut que je vous parle tout de suite. Si nous continuons à fuir de la sorte, nos chevaux épuisés finiront par s'abattre et alors nous serons au pouvoir de nos adversaires... — Nous avons nos épées. — Que pourrons-nous à deux contre vingt, surtout en rase campagne ?... Non, je vous le dis, Richard, arrêtez votre cheval et laissez-moi faire. » Le ton du jeune homme était si impératif que Mac-Clélan se décida à obtempérer tout en grommelant ; déjà Robert mettait pied à terre. L'Ecoisais l'imita avec mauvaise grâce. Alors, s'armant de son épée, le jeune homme en fustigea vigoureusement la croupe des deux animaux.

(A suivre.)



RÉSUMÉ
DE CE QUI A PARU

Le capitaine Kermeur,
dit Kermeur-Vent-Debout,
a été condamné au bagne

par la justice anglaise, comme assassin d'un certain Louis Després qui était venu lui demander asile à bord de son navire l'Espérance à Plymouth. En réalité, Després a été tué par des inconnus qui voulaient s'emparer d'une enveloppe dont il était détenteur et qu'il avait confiée à Kermeur. L'enveloppe, d'ailleurs, a disparu. Kermeur-Vent-Debout réussit à s'évader du bagne. S'étant emparé du canot-automobile d'un cuirassé anglais, il est poursuivi par plusieurs torpilleurs qui coulent son embarcation. Il réussit à leur échapper grâce au brouillard, et grimpe à bord d'un navire abandonné, la Fernande, de Saint-Malo. Tout est en ordre à bord. Rien n'a été enlevé, mais l'équipage a disparu. Kermeur trouve sur le pont un lambeau de papier où, entre autres choses, son nom est écrit en toutes lettres en compagnie de celui d'un certain Slaney, avec qui l'infortuné Louis Després avait changé d'état civil pour échapper à ses ennemis et sous le nom duquel il a été inhumé. Stupéur de Kermeur.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

IX

Pendant quelques instants, Kermeur-Vent-Debout resta immobile et songeur, sans faire attention au chat de Siam qui, dressé sur ses pattes de derrière, grattait son pantalon, pour essayer de ravoiler le lambeau de papier.

L'ancien capitaine de l'Espérance, après avoir en vain tenté de mettre de l'ordre dans ses idées et surtout de comprendre la signification des mots et des lambeaux de mots tracés sur le papier, plia celui-ci avec soin et l'inséra dans la poche de son pantalon.

Sa perplexité était de plus en plus grande. Que devait-il faire? Rallier un port français? Mais, plus il y songeait, plus il était persuadé qu'il serait immédiatement arrêté en guise de récompense. Personne ne croirait son récit, le récit d'un forçat-assassin évadé... Et il serait condamné à mort.

Somme toute, sa situation était absolument semblable à celle d'un homme qui aurait empoisonné l'équipage entier d'un navire et qui raconterait ensuite qu'il est arrivé à bord et n'y a vu personne. On traiterait son récit de fable grossière. Et l'on n'aurait pas tort.

Pourtant, le fait était là. Kermeur, en arrivant à bord de la Fernande, avait trouvé le navire déserté.

Mais comment? Pourquoi? En vain, Kermeur, avec son expérience de loup de mer, essayait-il de se rappeler un fait semblable, un fait aussi inexplicable. Il ne trouvait rien.

La nuit était complètement venue qu'il réfléchissait encore. Quelle décision prendre? Il ne pouvait vraiment rester à bord de la goélette, à errer sur l'océan. Non seulement, il finirait par être interpellé par quelque bâtiment de guerre, mais encore la plus prochaine tempête risquait de faire sombrer le petit navire. Kermeur, malgré sa force gigantesque, ne pouvait se flatter de manœuvrer et de gouverner à lui seul un navire de deux cents tonneaux.

— Ce sale gibier de Slaney! grommela-t-il. Il est mort, so-disant... On m'a condamné pour l'avoir tué... tout cela parce que Després avait ses papiers sur lui... des papiers que ce Després avait trouvés sur un cadavre. Mais qui dit que ce cadavre est celui de ce Slaney?... Un Slaney qui fait le boxeur, le contrebandier et pis encore... Hum...

« Et cette Fernande? Son équipage ne s'est pourtant pas envolé? Si j'étais dans le Pacifique, je changerais son nom et son port d'attache et je me débrouillerais bien à la vendre... au rabais!

« Après tout, c'est une épave qui m'appartient. Oui, mais je suis évadé du bagne de Hardmoor, et nous sommes ici dans la Manche... Aller en Angleterre? Mon compte est fait!... En France, en Belgique, en Hollande? Autant me livrer au bourreau... Je n'aurais que le choix entre la pendaison, la guillotine et le cachot à perpétuité. Merci pour moi...

« Tonnerre! Je suis innocent, pourtant! Je suis seulement un pauvre imbécile qui ai accueilli un compatriote en danger. Et me voilà pirate par-dessus le marché!... Tonnerre! ... Va-t'en au diable, le chat!

Et Kermeur, l'esprit tendu, marcha vers l'arrière et s'assit sur une banquette, non loin du gouvernail.

Le vent avait complètement cessé. La goélette, à sec de toile, se balançait doucement sur les flots. Dans le ciel, les étoiles scintillaient. Rien en vue.

Dix minutes durant, Kermeur réfléchit encore et sa décision fut prise.

Il eut rapidement trouvé la boîte à outils du charpentier et rabota le nom peint sur le youyou suspendu à des portemanteaux, à l'arrière de la dunette. Il repeignit complètement l'embarcation et y écrivit ces deux mots :

RELAMPAGO (Eclair)

Valparaiso.

— Valparaiso, cela fait bien! murmura-t-il. Et puis, c'est loin... au Chili! On y regardera à deux fois avant de télégraphier là-bas. Pendant ce temps, j'appareillerai.

Sa peinture terminée, Kermeur empila dans l'embarcation un petit baril d'eau douce, un mât, une voile, deux avirons, une petite boussole, une caisse de biscuits et quelques boîtes de bœuf en conserves, un fanal et un briquet.

Puis, ayant bien arrimé toute cette cargaison, il sauta sur le pont de la goélette :

— Demain matin, la peinture sera sèche... J'y ai mis suffisamment de siccatif. Je filerai. Et je compte bien, en quelques heures, atteindre la côte de Bretagne. En attendant, allons nous reposer!

Kermeur descendit dans la cabine du capitaine. Il y prit un pantalon de gros drap bleu, un tricot en épais jersey de même couleur, une paire de solides bottes de mer — qui lui furent un peu étroites, mais il n'en était pas à cela près! — et, ainsi rééquipé, gagna la cambuse où il se choisit un repas soigné, tout ce qu'il y avait de meilleur à bord : conserves de petits pois (que le capitaine de la Fernande réservait pour les grandes occasions), boîtes de thon à l'huile, confits d'olive, confitures, et pour faire passer le tout, un trio de bouteilles de bon vin.

Après quoi, Kermeur alluma un fin cigare, toujours aux frais du capitaine inconnu de la goélette, et murmura :

— Il y avait longtemps que je n'avais pas si bien mangé... si j'avais seulement ma flûte... un petit concert me distrairait. Ah! Il n'y a rien comme la musique... do... ré... mi... do... mi... sol... la... Cette pauvre flûte! Je me demande ce qu'on en a fait. Vendue, sans doute, Tonnerre!

Tout en fumant et en pensant à sa flûte, Kermeur, peu à peu, se sentit envahir par l'assoupissement. Il jeta son cigare et alla prendre un hamac qu'il accrocha au gui. Il s'y étendit et sombra dans le sommeil. Il y avait trois nuits qu'il n'avait pas fermé l'œil.

Un choc formidable le réveilla en sursaut. Il eut le temps de distinguer, au-dessus de lui, une sorte de falaise, de montagne, au sommet de laquelle des hommes gesticulaient en hurlant... Autour de lui, les planches du pont de la Fernande craquèrent lugubrement. Il sentit la dunette s'incliner sous ses pieds... Comme en un rêve, il vit les deux mâts de la goélette, brisés au ras de leur emplanture, s'abattre avec un fracas épouvantable...

Des lumières apparurent au-dessus de lui, en haut de la masse noire.

Les cris, les craquements redoublèrent...

— Un paquebot! grommela Kermeur, qui, l'instant d'après, bondit vers la rambarde en miettes et se précipita à la mer, juste à temps pour n'être pas pris dans les agrès de la Fernande.

Car la petite goélette, ouverte en deux par l'étrave d'un géant des mers, chavirait d'un coup sous le poids de l'eau qui l'avait envahie.

Une fois de plus, un des grands liners, des immenses villes flottantes qui relient l'Europe à l'Amérique, venait de faire une victime... L'énorme masse de quarante mille tonnes, quarante millions de kilos, lancée à cinquante kilomètres à l'heure, avait pulvérisé la Fernande.

Pour être vrai, il faut ajouter que le capitaine du paquebot, pour cette fois, n'était pas dans son tort. Car Kermeur n'avait pas allumé les feux réglementaires de la goélette.

Quoi qu'il en fût, l'ancien capitaine de l'Espérance, après avoir profondément plongé et avoir entendu tout près de lui le terrible bourdonnement des quatre hélices du paquebot, revint à la surface...

A cinq cents mètres de lui, il distingua le colosse des mers qui, ses quatre machines battant en arrière, ralentissait sa course formidable.

Presque à le toucher, il aperçut quelques débris de bois qui flottaient. Il se cramponna au plus proche et, tranquillement,

regarda le grand paquebot dont les multiples lignes de hublots brillaient dans la nuit.

Il vit un canot descendre le long de ses flancs, pour recueillir les naufragés.

Kermeur hésita : devait-il se faire voir ?

— Allons-y ! se décida-t-il.

Vigoureusement, il tira sa coupe vers le canot.

En quelques minutes, il l'eut rejoint.

— Pas la peine ! cria-t-il en voyant plusieurs marins se pencher vers lui pour l'aider à grimper dans la chaloupe.

Il saisit le bordage et, d'un prompt rétablissement, retomba à l'intérieur de l'embarcation. Un officier lui tendit aussitôt une gourde remplie de whisky, puis lui demanda, en anglais :

— De quel navire êtes-vous ?

— La *Fernande*, de Saint-Malo, venant de Saint-Pierre-et-Miquelon avec un chargement de morues ! Destination, Fécamp. (Il avait lu ces renseignements dans le livre de bord.)

— ... Et quel est ce paquebot ?

— L'*Amsterdaam*, du Lloyd National Néerlandais. Nous venons de New-York et Plymouth, et allons à Rotterdam. Mais... on ne voit pas beaucoup de vos compagnons, mon garçon ?

— Je ne suis le garçon de personne, lieutenant ! rectifia Kermeur, rudement. J'étais à la barre. J'ai été précipité à la mer. Il se peut que mes malheureux camarades soient au fond.

— Vous n'aviez pas vos feux de position ! remarqua l'officier hollandais, un jeune lieutenant.

— Je n'ai pas à vous répondre là-dessus. S'ils y étaient, vous avez dû les voir ! Et moi, comme homme de barre, je n'avais pas à m'occuper de ce détail.

L'officier n'insista pas.

Kermeur, enveloppé dans un prélat que lui avait fait passer un matelot du canot, s'installa sur un banc au côté de l'officier et ne prononça plus un mot.

Pendant une longue heure, le canot explora en tous sens les environs du point où s'était produit l'abordage. Il ne recueillit que quelques planches. Et pour cause.

Une fusée, tirée du paquebot, rappela l'officier qui, convaincu que nul survivant autre que celui qu'il avait recueilli n'existait, rallia l'*Amsterdaam*.

La foule des passagers entoura Kermeur dès qu'il eut mis le pied sur le pont du grand paquebot. Il bouscula tant soit peu plusieurs Américains qui voulaient à toute force l'interviewer et gagna la passerelle où il rejoignit le capitaine.

Kermeur déclara se nommer Guillaume Dernier et être un des matelots de la *Fernande*.

— J'étais à la barre lorsque la catastrophe s'est produite, expliqua-t-il. Je n'ai pas vu approcher votre navire.

— Mais vous n'aviez pas une seule voile en place !

— En effet, nous avions repeint la mâture et les agrès dans la journée. Comme le vent était très faible et ne nous aurait guère poussé, le capitaine avait laissé les voiles serrées afin qu'elles ne fussent pas tachées par la peinture. Il avait quand même placé un homme à la barre, simplement pour qu'il soit à son poste au cas où il eût fait établir la voilure...

— Et vous ne nous avez pas vus ? L'*Amsterdaam* n'est pourtant pas un bateau-mouche !

— Nous nous en sommes aperçus à la manière dont il nous a envoyés au fond, observa Kermeur, sans se démonter. Moi, je ne vous ai pas vus, je ne sais rien des autres ! En tous cas, nous étions en panne, et nous aussi, nous étions visibles !

Le capitaine de l'*Amsterdaam* arrêta là son interrogatoire. Le témoignage de son officier de quart et de ses hommes de veille était suffisant pour établir que la goélette, contrairement au règlement international, ne portait pas de feux de

position. Kermeur fut conduit à l'infirmerie. Il accepta les vêtements secs qui lui furent fournis, but une demi-douzaine de grogs, fuma une pipe et alla se coucher.

Il se réveilla le lendemain dans l'après-midi, au moment où le grand paquebot stoppait pour prendre le pilote de Rotterdam.

Deux heures plus tard, Kermeur débarqua. S'étant rendu au consulat de France, il recommença le récit qu'il avait déjà fait au capitaine de l'*Amsterdaam*. Le consul, après l'avoir félicité de sa chance, lui remit une somme d'argent plus que suffisante pour qu'il pût regagner Dunkerque, le port de France le plus proche, afin de s'y présenter devant l'administrateur de l'Inscription maritime.

Le prétendu Guillaume Dernier partit de Rotterdam par le premier train.

Mais, s'il arriva ou non à Dunkerque, c'est ce que ni le consul ni l'administrateur de l'Inscription maritime ne devaient jamais savoir. Car nul n'entendit plus jamais parler du matelot Guillaume Dernier.

Disons tout de suite que Kermeur était descendu du train à Anvers et, d'Anvers, avait gagné le Havre, comme passager à bord d'un petit vapeur côtier.

Kermeur, en effet, avait une bonne raison, en plus de celle de faire perdre sa trace, pour se rendre dans le grand port normand.

Dans une taverne de Rotterdam, où il était entré pour boire un verre de bière, il avait lu dans un journal maritime ces deux lignes qui l'avaient fait sursauter :

LE HAVRE. — Mouvement maritime.

Arrivés. Steamer pétrolier *Espérance*, sur lest, de Plymouth; armateurs Guérin et C^{ie}, capitaine Gerfaut.

Ainsi, l'*Espérance* était au Havre ! L'*Espérance* d'où il avait été arraché pour être jeté dans les prisons anglaises !

Peut-être qu'en interrogeant les marins du pétrolier il pourrait faire quelque lumière sur les terribles événements qui avaient brisé sa carrière. Le capitaine Gerfaut, qui commandait maintenant le navire, était son ancien second, un brave et honnête homme en qui il avait toute confiance. Si Gerfaut savait quelque chose, il le lui dirait...

Il était cinq heures du matin, lorsque Kermeur sortit de la gare du Havre. Il se dirigea immédiatement vers les quais.

Dans le bassin Bellot, il aperçut son ancien navire. A cette vue, son cœur, malgré lui, se serra.

Il hâta le pas et, impassible en apparence, arriva devant l'étroite passerelle reliant le pétrolier au quai. Un matelot était en faction à la coupée de l'*Espérance*. C'était un nouveau. Il ne reconnut pas Kermeur et lui demanda ce qu'il désirait :

— Voir le capitaine Gerfaut : je suis un de ses amis, expliqua Kermeur sans dévoiler son identité.

— Le capitaine est parti à terre hier soir... Nous ne sommes plus que trois gardiens à bord : le bateau va entrer en réparations sitôt son pétrole débarqué.

— Merci ! répliqua Kermeur, sans insister.

Ainsi, il n'y avait personne à bord.

Il résolut d'aller voir Gerfaut, qui habitait aux environs du Havre, à Bléville, dans un petit cottage. Grâce à l'argent que lui avait remis le consul de France à Rotterdam, Kermeur était suffisamment muni pour ne pas être obligé à penser au lendemain.

Un tramway passait à destination de Bléville. Il y sauta et, pour distraire ses sombres pensées, alluma une pipe.

À Bléville, il descendit et s'engagea presque aussitôt dans le chemin creux aboutissant à la villa du capitaine Gerfaut.



l'en saisit un par le cou...

Comme il passait devant un énorme buisson de mûriers sauvages, deux hommes en jaillirent.

Ils étaient armés de cannes plombées. Ensemble, ils se ruèrent sur Kermeur. L'ancien capitaine de l'Espérance reçut en plein front le choc d'une des matraques. Il fit entendre une sorte de rugissement, et, fonçant sur ses assaillants, il en saisit un par le cou, lui broyant net les vertèbres cervicales, cependant que, d'un furieux coup de pied dans le ventre, il abattait le second bandit à ses pieds...

Il se retourna à temps pour apercevoir un troisième ennemi, un grand gaillard d'une maigreur squelettique, et dont le visage jaune, rasé, à la bouche sans lèvres, aux yeux profondément enfoncés dans les orbites, évoquait l'image de la mort elle-même.

L'homme avait un court nez camard, séparé en deux par une sorte de balafre de la blancheur de l'ivoire.

Kermeur fonça sur lui, mais l'inconnu agita son bras au

bout duquel était un mince lasso de cuir. Le lien enveloppa l'ancien capitaine de l'Espérance et se referma autour de ses jambes, à la hauteur des genoux.

Kermeur, son élan brisé net, trébucha et s'abattit sur le chemin. L'homme au nez cassé eut un ricanement sardonique. Il fit entendre un léger sifflement. Deux nouveaux individus parurent et se jetèrent sur Kermeur.

Une lutte courte et sauvage s'engagea. Kermeur, grâce à sa force extraordinaire, serait peut-être venu à bout de ses ennemis, bien qu'ils fussent trois et que ses jambes, à lui, fussent immobilisées. Mais l'homme au nez cassé, ayant réussi à passer derrière lui, asséna sur son crâne un formidable coup de matraque.

Kermeur poussa un formidable soupir et retomba en arrière, sans connaissance.

— Ligotez-le! Vite! siffla l'homme au nez cassé en se penchant sur l'ancien capitaine

de l'Espérance. C'est bien lui! Ah! ah! Bob! Fais avancer la voiture! Dépêchons!

(A suivre.)

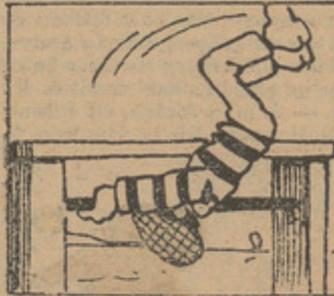
CAPITAINE MAHAN.

AU VOLEUR!



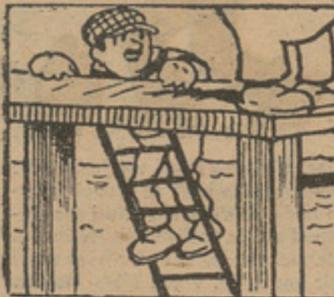
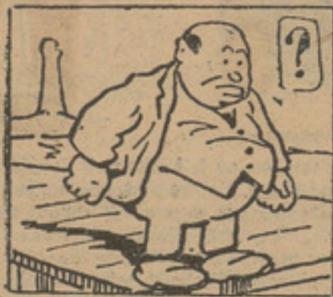
M. Dominique Soliveau, accablé par la chaleur et assis sur un pliant, au bout de la plage, s'était endormi. — Bonne affaire! jubilait Mimile, dit Furet, en apercevant le dormeur, c'est l'instant, c'est le moment de le soulager de sa chaîne et de sa tequante en or. Maintenant, faisons-nous la paire en vitesse! V'la une bonne journée de gagnée! Cependant qu'il s'éloignait rapidement avec son butin, M. Soliveau se réveillait et, voulant regarder l'heure à sa montre, constatait sa disparition. — Au voleur! hurlait-il, en se relevant d'un bond.

Puis voyant le filou qui détalait à toutes jambes, toujours criant il se lança à sa poursuite. — Zut! pensait l'indélicat Furet, le vieux crabe s'est aperçu que je lui avais soulevé sa pendule et il galope à mes trousses... Je n'ai qu'une chose à faire, c'est de gagner la jetée au plus vite. Tel un méhari dératé, il parcourait la jetée à une allure endiablée en se disant: « J'ai une certaine avance sur le vieux... D'ici qu'il m'ait rejoint, j'aurai eu le temps de piquer une tête dans la flotte... Je ne vois pas d'autre moyen de lui échapper...



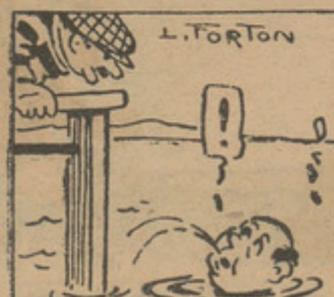
Ainsi qu'il avait décidé, Furet arriva à l'extrémité de la jetée et se voyant serré de près, n'hésita pas à s'offrir un plongeon. Tandis que, les bras en avant, il se jetait dans le vide, ses mains rencontrèrent sous la jetée une barre de fer reliant des madriers servant de supports à la passerelle. Il s'y accrocha

instinctivement. L'élan qu'il avait pris lui fit décrire un moulinet et il retomba, jarrats pliés, sur les poutres transversales formant le soubassement de la jetée. — Ouf! soupirait-il en reprenant haleine, je peux dire que le hasard m'a bien servi...



« Voilà une cachette où le proprio de la montre ne soupçonnera guère ma présence! Ah! ah! ah! je l'entends qui galope au-dessus de moi. Il n'est pas léger, le frère! Son poids fait crier les planches... Tu peux toujours courir, mon vieux... Si jamais tu réussis à me mettre le grappin dessus, l'auras la veine! » Sur ces entrefaites, M. Soliveau était arrivé à l'extrémité de la jetée. Ne voyant plus son voleur, il se demanda avec inquiétude: « Où est donc est-il passé, le gredin? Et ne

se doutant guère qu'il était juste au-dessous de lui, il ajouta: « Cette bonne malice, il a plongé, parbleu! Mais ne pouvant rester éternellement sous l'eau, il sera bien forcé de remonter à la surface pour se faire prendre! » Pendant que M. Soliveau échafaudait cette hypothèse, Furet, doucement, regrippait sur la jetée au moyen d'une échelle de fer qu'il venait de découvrir à une vingtaine de mètres de l'endroit où il se trouvait.



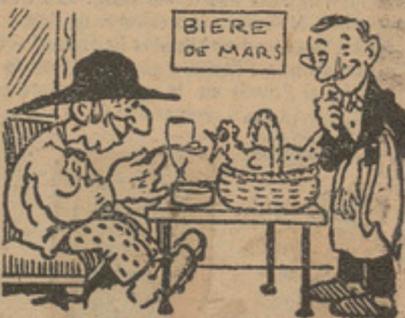
« Attends un peu, espèce de grosse futaille, ricanait-il en s'approchant de sa victime sans bruit et par derrière, je vais te faire une petite surprise dont tu me donneras des nouvelles! » Ce disant, d'un violent coup de tête, il envoyait M. Soliveau faire une trespette au milieu des flots. L'infortuné, qui était loin de s'attendre à ce mauvais tour de Furet, but, bien malgré lui un bouillon d'eau salée qui ne valait certainement pas

comme apéritif un picon-curaçao ou même une gentiane-cassis! Et quand sa tête émergea des flots, son visage exprima la stupéfaction la plus pharamineuse, à la vue de Furet, son voleur, qui penché au-dessus de lui, sur la jetée, le considérait d'un air goguenard et exaspérait sa fureur, en lui demandant sur un ton gouailleux: « Eh bien, ma vieille potiche, est-ce que l'eau est bonne? »

LA PONDEUSE



Le père Radinoir, cultivateur aisé, est venu prendre un peu l'air de la ville. Il a dans un panier une poule qu'il veut montrer au vétérinaire car cette damnée volaille s'obstine à ne pas pondre et cela n'est pas naturel. Le vétérinaire s'est déclaré.



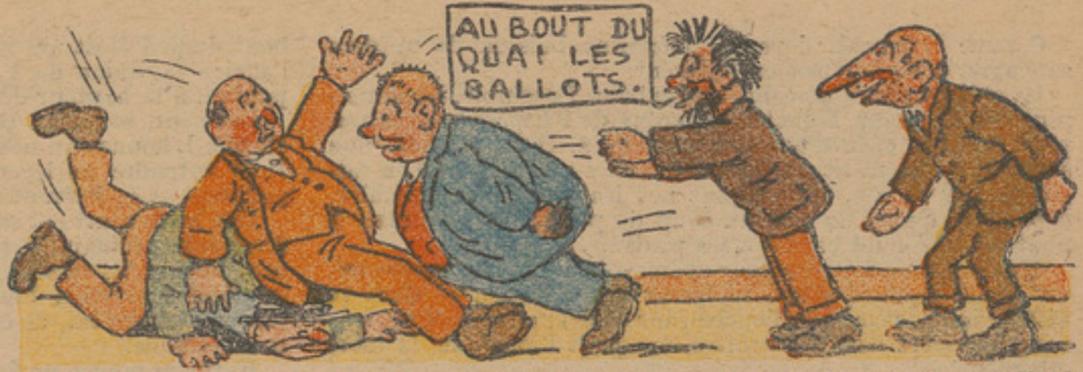
... incompetent, le cas étant unique. Chemin faisant, le père Radinoir voit un camelot qui vend « La Pondeuse » poudre spéciale à faire pondre. Le paysan en achète une boîte et entre dans un café. Quand il a ingurgité son café vieux marc, il...



... offre à sa poule une cuillerée de « pondeuse ». Le résultat ne se fait pas attendre. A peine la poule a-t-elle avalé un peu de la poudre merveilleuse qu'elle se met à pondre un œuf, puis deux, trois, cent, mille, dix mille, un million d'œufs.



Cela tient du prodige. Le garçon crie à Radinoir: « On ferme! Ah! tant mieux, sans ça a n's'arrêtera plus! — On ferme le café! » car le père Radinoir a fait un somme de plusieurs heures et la poule miraculeuse était un rêve, ce que vous aviez deviné, n'est-ce pas?



Filochard, ayant obligé le gros Walter à réveiller ses amis, se hâta de sortir de leur chambre et de gagner le corridor. Il s'y trouva nez à nez avec le patron de l'hôtel « Palace du Texas » qui le prit à parti: « Vous croyez que ça va continuer longtemps, cette vie-là? J'exige que vous décampiez promptement, vous et vos amis. En voilà des façons. Je n'admets pas une telle conduite. — Et moi, répliqua Filochard, je vous interdix de me parler sur ce ton. Je vous paye, vous n'avez qu'à la boucler. » L'hôtelier allait se jeter sur son interlocuteur, car sa patience était à bout, mais à la même minute, la porte de la chambre où étaient Ribouldingue et Croquignol se rouvrit et ces derniers apparurent, poussant devant eux l'infortuné Walter toujours dans le sommeil

hypnotique. « Au bout du quai les ballots! hurla Ribouldingue, j'entends profiter de mon sommeil jusqu'au matin. Va faire tes farces où tu voudras, gros poussah! » Walter, lancé d'une main sûre, vint échouer sur le patron de l'hôtel qui tomba à la renverse au moment où un client arrivait afin de voir ce qui se passait. Le résultat fut un nouveau cataclysme. Le client s'allongea à son tour en criant: « C'est la dernière fois, je le jure, que je mets les pieds ici. Sale baraque! Préparez-moi ma note, je m'en vais tout de suite. — Comment! se fâcha l'hôtelier, vous ne me ferez pas cet affront, vous qui êtes mon meilleur client et qui prenez pension ici depuis des années? » Il se releva précipitamment et partit comme un fou, pendant que les Pieds-Nickelés s'esclafaient.



Ils ne s'attendaient pas à ce qui allait arriver. Le patron ne resta pas longtemps ab et revint presque aussitôt, suivi de tous ses domestiques. Avant que les Pieds-Nickelés soient revenus de leur étonnement ils étaient mis à la porte de l'hôtel avec tous les honneurs dus à leur rang. Les trois amis essayèrent bien de se défendre de leur mieux et réussirent à envoyer quelques directs aux domestiques, mais ils avaient affaire à forte partie et de plus ils étaient vraiment trop inférieurs en nombre. « Ça va mal, ronchonna Filochard en se frottant le nez, qu'un grand gaillard venait de lui meurtrir; si j'avais su je serais demeuré peinaré. — Je m'en doutais, dit Ribouldingue, que tu étais responsable de ce qui est arrivé. Une autre fois tu nous feras le

plaisir de réserver tes plaisanteries saumâtres à qui tu voudras, mais pas à nous. — S'il n'y a plus mièche de rigoler, répliqua Filochard, je demande à prendre le train et à me débiter en Afrique équatoriale: on y sera plus heureux. Tous ces sauvages commencent à me débecter. En attendant, nous voilà sur le pavé. — Pas vrai, fit Croquignol qui avait le sourire, puisque la route est macadamisée. Où vois-tu du pavé, Ducruchen? — Je propose, déclara Ribouldingue, de prendre la situation avec le sourire et de remonter dans notre auto. Le mieux est de se remettre en route. Nous dormirons dans la journée, si nous en avons le temps. — Ça biche, accepta Filochard; d'ailleurs, en y réfléchissant bien, ceux qui ne dormiront pas pourront en écraser. » Ils se dirigèrent vers le garage.



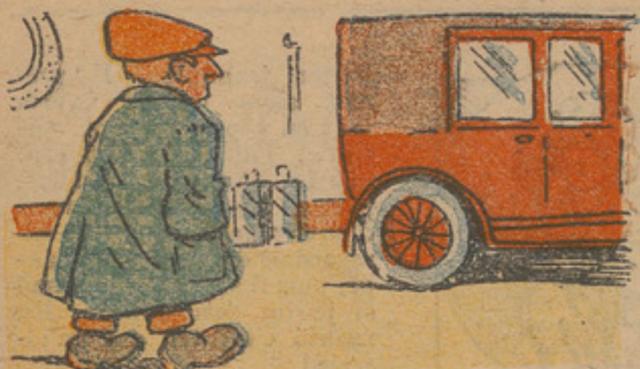
Le gardien du garage voulut les empêcher d'entrer. « Montrez-moi vos papiers me prouvant que l'auto est bien à vous, leur dit cet homme, contrarié de ne pouvoir poursuivre un agréable somme. Ça serait vraiment trop facile de s'emparer ainsi des voitures des clients. Sans compter que, même en admettant que la voiture soit réellement à vous, rien ne me dit que vous n'êtes pas en train de vous sauver de l'hôtel sans avoir payé votre note. Montrez-moi également votre note acquittée. » Les Pieds-Nickelés sentirent que leur patience leur échappait. Croquignol se précipita sur l'individu et le boxa avec ardeur. « Les voilà, nos papalards, s'écria-t-il en colère, tu ne vas pas nous tenir la jambe deux heures. Tu l'auras voulu, figure de singe, encaisse ces gnons et

terme ton bec, ou je t'allonge le double. » Le bonhomme, qui ne s'attendait pas à être attaqué et qui, d'autre part, était un peu engourdi, s'écrouta knock out. « Pauvre type, fit Ribouldingue, encore une victime du devoir. Il n'avait pas tort, somme toute, ce gars-là. » Les Pieds-Nickelés entrèrent dans le garage et la première chose qu'ils virent fut une magnifique voiture de luxe, dont la porte était ouverte. « Si je ne suis pas un veau, observa Filochard, cette bagnole servait de dortoir à ce gaillard-là. Le fait est qu'elle est munie de coussins moelleux. Qu'est-ce qu'on attend pour y finir la nuit si mochement comméncée? — Pour une bonne idée, approuva Croquignol c'en est une. Tu n'es pas si bête qu'on pourrait la croire, Cette auto nous tend les bras. Il faut nous y installer. »



Les Pieds-Nickelés n'étaient pas gens à attendre longtemps pour mettre leur projet à exécution. En une minute, ils se répartirent les places de l'auto, qui était immense, et s'apprêtèrent à dormir. « Nom d'un petit bonhomme, dit soudain Croquignol, nous agissons comme des enfants de six ans. Le gardien du garage va revenir à lui et il n'aura rien de plus pressé que d'aller chercher du renfort pour nous expulser. Il serait donc prudent de bâillonner ce lascar pour l'empêcher de nous nuire. Je me dévoue et j'y vais. » Il quitta le siège où il s'était déjà arrangé tout à son aise pour dormir et se dirigea vers celui qui était encore évanoui. « Là, mon coco, murmura-t-il en le ficsant, tu ne seras pas tenté de nous jouer quelque mauvais tour et nous roupillerons tranquilles.

Tu vois à tes dépens que les plus malins ont toujours le dessus. Peut-être qu'une autre fois tu seras un peu plus complaisant avec les clients. Je me propose d'ailleurs de te donner quelques dollars pour t'indemniser, au cas où demain tu serais du foin. » Il porta le gardien dans un coin obscur du garage, le recouvrit d'une bâche et lui adressa en guise de consolation ces mots: « Salve, pôte, et au revoir. Ne te fais pas de mousse et ne riboule pas des callots d'éléphant. Je n'ai pas l'intention de cambrioler le garage, vu que j'ai du pèze plein les foulles. Le mieux que tu puisses faire, c'est de pioncer comme bibi mézigue à l'intention de la faire. Pas de mauvais rêves surtout. » Il revint d'un pas tranquille vers l'auto où déjà ronflaient ses compagnons.



Le reste de la nuit s'acheva sans autre alarme. Ils dormirent presque aussi bien que dans leur lit. Ils avaient trouvé une couverture et s'étaient cachés sous elle, en sorte qu'ils ne se réveillèrent pas quand le jour se leva et que le soleil pénétra dans le garage. Le propriétaire de la voiture ne tarda pas à faire son apparition. Il se trouvait de méchante humeur, car il n'avait pas de mécanicien, le sien étant tombé malade. « Malheureux tout de même, grognait-il, d'être riche et de me voir contraint de nettoyer ma voiture. Ma foi, tant pis, je vais partir comme ça. J'en serai quitte pour m'arrêter dans un garage en route, car je crois qu'il y a une réparation à effectuer et qu'il n'est pas prudent... » Il se tut subitement, car il venait d'apercevoir la tête de Ribouldingue

qui dépassait de la couverture. « Que vois-je? fit-il au bout d'un instant. Quelqu'un a eu l'audace de pénétrer dans ma voiture! C'est peut-être le gardien du garage qui n'est pas là et que j'ai vainement cherché partout. Je vais lui apprendre à celui-là de se permettre une chose pareille. Hein! Il y en a trois! Eh bien, ils vont voir de quel bois je me chauffe. Mon auto n'est pas un hôtel! Je comprends tout, c'est le patron de cette maison qui, n'ayant plus de chambre, a simplement loué l'auto pour la nuit. Dans ces conditions, ça change. Je veux me faire rembourser ma chambre. Je ne me laisserai pas plumer comme un pigeon. » Il abandonna sa machine et se mit à la recherche de celui qu'il soupçonnait d'une façon si injuste.



Justement le patron venait de se lever. Il bâillait à se décrocher la mâchoire, car il avait passé une mauvaise nuit. Il ne vit pas venir à lui son client et celui-ci l'aborda brusquement. « Je vous prends pour un homme sérieux, lui dit-il, mais je vois que dans la vie on se trompe du tout au tout sur le caractère des gens. Vous n'êtes qu'un escroc, un goujat, un individu aux bas appétits qui tire argent de tout. — Monsieur, sachez-vous bien ce que vous dites? balbutia le patron vexé; dans ma carrière déjà longue d'hôtelier, je n'ai absolument rien à me reprocher. » Le propriétaire de la voiture, rendu encore plus furieux par le langage d'un homme qu'il prenait pour un menteur, s'emporta et s'expliqua. « J'y suis, s'exclama le patron, je parie dix dollars contre un cent que ce sont mes loustics de la nuit qui vous ont joué ce tour-là. Je vous garantis

qu'ils ne vont pas la porter en paradis. Je me vengerai de tout ce qu'ils m'ont fait voir, d'autant que je peux solliciter l'intervention du schérif puisque je suis lésé. » Il pria son client de le suivre et courut jusqu'à l'office réclamer le concours de ses nombreux domestiques. « Venez vite, leur dit-il, il y a des voleurs dans le garage, armez-vous en conséquence. Le premier qui arrivera à mettre la main au collet de l'un des gredins aura cinq dollars. — J'en ajoute autant, répliqua le propriétaire de l'auto, et qui plus est, je récompenserai tout le monde. Avis aux amateurs! » Les domestiques parurent enchantés de cette bonne aubaine et s'empressèrent de s'armer de leur mieux, avec les engins les plus baroques.



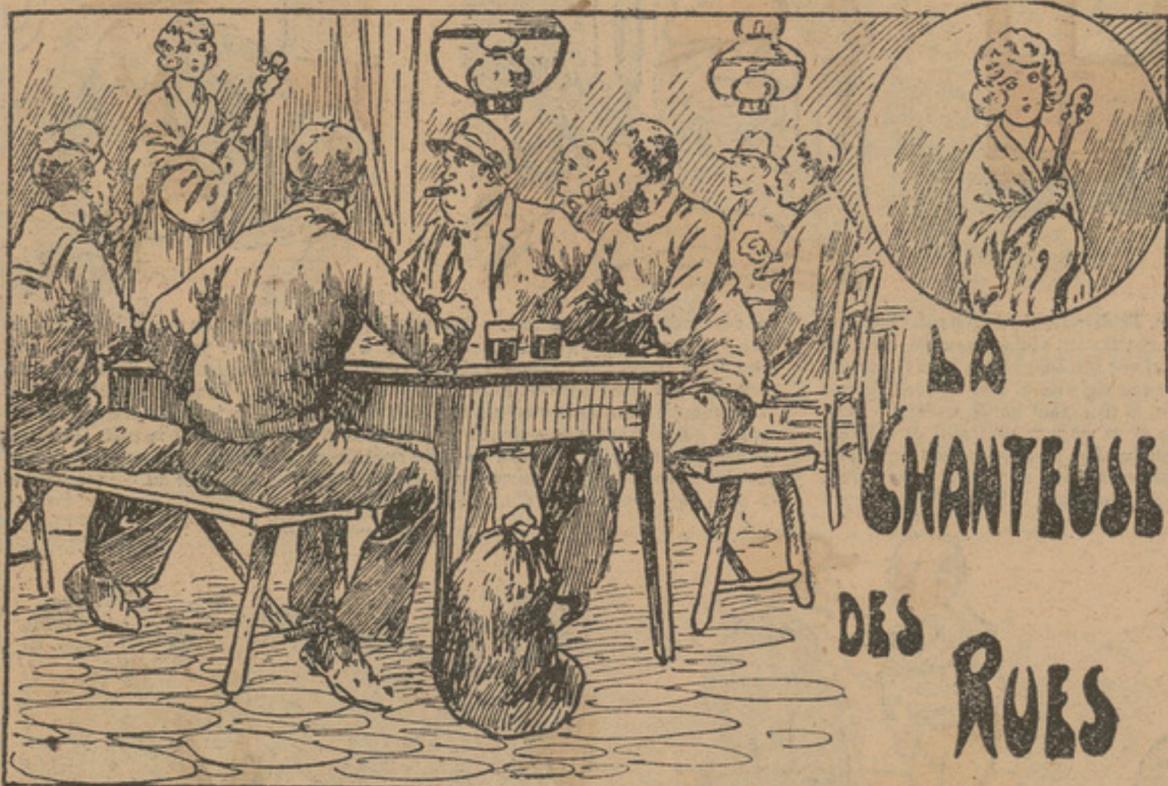
Pendant ce temps, Ribouldingue s'était réveillé et avait éprouvé le besoin d'aller faire un petit tour au dehors. Il revenait tout guilleret, lorsqu'il entendit du bruit et n'eut que le temps de se cacher derrière une caisse. « Hé là, murmura-t-il, que veulent tous ces gens? On dirait qu'ils partent en campagne pour la chasse au rat. A moins que ce ne soit pour nous déloger de l'auto. Zut de zut! ça m'en a tout l'air et il est trop tard. Je ne puis pénétrer dans le garage, les frangins y sont déjà. La barbe! » L'hôtelier commarçait tout son monde comme un général de corps d'armée. L'auto fut soudain envahie et le sommeil de Croquignol et de Filochard fut troublé de la façon la plus désagréable. « Bandits, cria le patron, vous allez payer cher ce nouveau tour.

J'ai bien voulu cette nuit ne rien dire, mais à présent, ça n'est pas la même chose. On vous jettera en prison et en attendant cette éventualité qui ne va pas tarder à se produire, je vous jette en bas de cette auto où vous n'auriez jamais dû mettre les pieds. » Il fit un geste vigoureux, mais se garda d'approcher. Il connaissait la force des Pieds-Nickelés et ne se souciait pas d'attraper un mauvais coup. Ses domestiques se chargèrent de mener à bien l'opération. Ils eurent d'autant moins de difficultés que les deux personnages à expulser dormaient à demi. « Hé là, dit cependant Filochard, ne me chahutez pas ainsi, je suis fragile le matin, surtout quand je suis à jeun. » Mais cette recommandation était superflue, car il fut balancé par-dessus bord.



Ribouldingue pensa qu'il était grand temps d'intervenir. Il se faufila dans le garage, mit précipitamment en marche son auto, puis tout en demeurant au volant, s'écria: « Si vous ne vous couchez pas tous à terre instantanément, je vous tire dessus à coups de revolver et je vous préviens charitablement que j'ai de la poudre dans ma bagnole. Si vous faites un pas dans ma direction, j'y mets le feu et nous sautons tous en chœur. » Il parlait d'une voix si énergique, que le patron de l'hôtel le premier donna l'exemple et se coucha à plat ventre dans une flaque d'huile en éclaboussant ses voisins, qui d'ailleurs s'empressèrent de l'imiter. « Vivement, les pote, cria Ribouldingue, c'est l'instant, c'est le moment. On les met en vitesse. — Tu parles, fit Croquignol en sautant dans la voiture, que je n'ai pas l'intention de rester en compagnie d'une bande d'abu-

lis pareils. Je ne veux même pas perdre mon temps à leur botter les fesses. Je me débène: c'est ce qu'il y a de mieux à faire. » Il rejoignit Ribouldingue, pendant que Filochard sautait prestement sur le marche pied de la voiture. « Au plaisir de ne pas vous revoir, bande de crabes, déclarait-il, en les aspergeant avec un extincteur d'incendie, vous pouvez toujours courir après nous. On s'y connaît pour faire de la vitesse et vous ne nous rattraperez pas. » L'auto démarra et les assistants se retirèrent rapidement de son chemin afin de ne pas se faire écraser. Ribouldingue réussit une sortie sensationnelle du garage, en écrasant quelques poulets innocents qui se trouvaient là.



Curieux de tout voir, nous étions entrés, mon ami et moi, dans un de ces bouges comme il en pullule dans toutes les ruelles qui aboutissent au quai de la Joliette, à Marseille.

Sur les tables crasseuses s'épandait l'alcool débordant des verres. Une centaine de pipes jetaient dans la salle leur vapeur grise et âcre.

Au fond, quatre femmes chantaient à tour de rôle, mais toujours de la même voix rauque et éraillée, des niaiseries bêtes à faire pleurer.

La plupart des auditeurs, déjà ivres, les écoutaient à peine. A l'issue de chaque numéro, elles passaient entre les tables, faire la quête.

Sur ces entrefaites, la lune s'était tout à coup couverte de nuages. Le ciel resplendissant d'étoiles, un instant auparavant, était maintenant plein d'éclairs. Le tonnerre gronda et une pluie abondante se mit à tomber.

Une jeune fille, surprise par l'orage, souleva le rideau rouge qui fermait l'ouverture de la porte; et, déjà ruisselante d'eau, elle entra dans l'établissement.

La figure émaciée indiquait la misère et la souffrance. Le cadre de sa chevelure, qui tombait en grappes blondes, en accentuait la pâleur.

Elle tenait une mandoline à la main. C'était une chanteuse des rues, par conséquent, dans la catégorie des chanteuses, une fille de condition encore plus inférieure à celle des femmes qui se trouvaient sur l'estrade.

Celles-ci la considérèrent donc d'un air dédaigneux et continuèrent leur répertoire. C'est alors qu'un matelot eut l'idée de demander à la nouvelle venue de se faire entendre :

— Allons, petite, fit-il, il faut payer l'hospitalité qu'on te donne ici. Chante-nous quelque chose.

Sans se faire prier, elle dit une romance d'autrefois, d'un timbre frais et harmonieux, qui contrastait singulièrement avec celui des autres femmes.

L'air était tendre et gai. Les paroles naïves. Ces rudes marins en furent tout impressionnés. Pour l'écouter, ils cessèrent leurs bruyantes conversations.

Or, pendant qu'elle chantait, un homme, jeune encore, bien mis, la physionomie distinguée, s'était introduit dans la salle. Il s'attabla près de nous. Il resta d'abord immobile, les bras croisés, le regard ardemment fixé

sur la jeune personne. Mais, au fur et à mesure qu'il l'écoutait, son visage se contractait affreusement et était devenu tout pâle. Puis, subitement, il se leva et jeta sur la scène un bouquet qu'il tenait à la main.

La chanteuse ramassa le bouquet, et en distribua les fleurs entre ses camarades d'occasion. Leur colère fut dès lors calmée. La pluie ayant d'ailleurs cessé, la jeune fille sortit aussitôt.

Nous avions déjà oublié cette aventure, mon collaborateur et moi, et nous continuions nos études de mœurs dans les bas-fonds de la société marseillaise, quand le hasard nous fit rencontrer de nouveau la jeune fille sur une place où elle chantait en plein vent.

Quand elle eut terminé, nous nous approchâmes d'elle, toujours par métier, cherchant à lier conversation. Elle se confia à nous et nous conta son histoire d'ailleurs fort banale.

Elle était née dans le nord de la France. Son père, un marin originaire de Marseille, avait connu sa mère à Dunkerque. Ils s'étaient épousés. Puis, le matelot, s'étant rembarqué, n'avait plus donné signe de vie. Avait-il péri? Avait-il abandonné sa femme et son enfant? On n'avait jamais pu le savoir.

La pauvre mère avait néanmoins entrepris le voyage des Flandres en Provence, espérant obtenir quelque nouvelle. Phtisique, elle était morte à Marseille en y arrivant.

L'enfant, recueillie par des voisins qui s'occupèrent d'elle, tantôt l'une, tantôt l'autre, poussa comme elle put. Une vieille, qui avait chanté à Paris autrefois le répertoire, alors fort à la mode, des airs anciens, ayant remarqué sa jolie voix, lui apprit quelques-unes de ces chansons. Dès lors, sa vocation fut décidée : elle se fit chanteuse des rues.

Elle avait maintenant seize ans et gagnait à peu près de quoi payer une maigre nourriture chez sa logeuse.

Elle nous conta ensuite qu'elle était sans cesse suivie par un homme — celui que nous avions vu — qui la couvrait de fleurs. Il avait même essayé de lui glisser de l'argent dans la main.

— Mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas accepter ce que je n'ai point gagné.

— N'avez-vous pas, lui demandâmes-nous, essayé de vous débarrasser de cet importun?

— Plusieurs fois je l'ai supplié de me

laisser tranquille. Il prenait alors un air navré, tout en conservant son mutisme. J'ai cependant cru, une fois ou deux, qu'il allait parler; mais, au moment d'ouvrir la bouche, il me regardait d'une façon étrange, puis il se sauvait comme si je lui faisais peur. En réalité c'est lui, qui m'effraie!

— Ce doit être un fou.

— Je l'ai d'abord pensé.

Cependant il paraît que tous les autres actes de sa vie sont fort raisonnables.

Notre curiosité professionnelle fut fort éveillée par ce récit, et nous soupçonnâmes qu'il y avait là quelque mystère qu'il serait sans doute très intéressant d'éclaircir.

Nous n'eûmes pas de peine d'ailleurs à nous renseigner sur le personnage en question.

M. Gilbert était un homme âgé d'une quarantaine d'années, connu comme un des plus riches commissionnaires

de Marseille. La maison, tenue de père en fils, était une des plus honorables de la place. Sa fortune s'était d'ailleurs accrue à la suite d'un voyage en Amérique qu'il avait accompli, une dizaine d'années auparavant, pour le compte de son père. Des marchés d'huile, passés dans des conditions extrêmement favorables, avaient été la cause, disait-on, de cet enrichissement subit. Il s'était marié depuis et était père de deux enfants.

On n'ignorait pas, d'ailleurs, ses assiduités auprès de la petite chanteuse, mais on les attribuait à un caprice d'un homme fortuné. On n'y prêtait qu'une médiocre attention.

En tout cela, il n'y avait donc pas le sujet de la moindre nouvelle et nous allions renoncer à nous en occuper, quand le hasard nous fit rencontrer de nouveau M. G... sur le champ de foire où Marthe — elle nous avait dit son nom — chantait, un soir, entourée d'un cercle d'auditeurs. En l'écoutant, il nous parut encore plus ému que d'habitude et nous le vîmes tomber tout d'un coup en syncope. Comme nous étions à côté de lui, nous nous précipitâmes pour le soutenir, et nous l'entraînâmes dans un taxi.

Nous connaissions son adresse : un très coquet hôtel situé sur le Prado. Cinq minutes après nous étions devant sa porte.

Chemin faisant, il était revenu à lui et regardait avec étonnement les deux inconnus qui avaient pris place à ses côtés dans la voiture.

Nous nous nommâmes et lui racontâmes comment il était tombé, un instant auparavant, dans nos bras.

Lorsque le cocher s'arrêta :

— Non, fit-il, continuez le long du Prado. Je ne peux rentrer chez moi dans cet état.

Par discrétion, nous nous levâmes.

— Restez, messieurs, je vous en prie... J'ai besoin... Oui, j'ai besoin de me confier à quelqu'un... Je souffre trop... Un affreux secret pèse sur ma conscience... Je ne puis le dire à mes amis... Les conséquences de mes confidences seraient trop horribles... Des innocents en pâtiraient... Vous, vous êtes des étrangers dans cette ville... Laissez-moi me soulager en vous racontant ma triste histoire.

Puis, n'attendant même pas notre assentiment, il continua avec volubilité :

par
de g
rev
Am
mè
et s
cont
par
du c
leurs
pas
pag
ques
la m
part
mat
hom
navi
gros
faire
cisc
alors
dant
répa
dans
les c
bien
quel
hom
telli
deve
tiqu
la b
pe.
prot
n'av
ter
péri
M.
sa glo
fier, e
ornem
un jo
navi
forêt
il par
nuer
élixir
ciable
Pul
cheve
veux
d'aill
Et il
souve
pour
la no
tats.
d'un
teint
chez

« Il y a dix ans, j'étais allé, envoyé par mon père, à New-York où je traitai de grosses affaires. L'idée me vint de revenir en France par San-Francisco. Arrivé dans cette dernière ville je me mêlai, par curiosité, au monde si divers et si bizarre qui la fréquente. Je rencontrai des chercheurs d'or. Attiré par l'étrangeté de la chose, je fus pris du désir fou de faire partie d'une de leurs expéditions. Ces gens-là ne sont pas difficiles sur le choix de leurs compagnons. Je fus vite enrôlé, et quelques jours après nous partions pour la montagne.

« Parmi les prospecteurs qui faisaient partie de mon groupe se trouvait un matelot, nommé Marius Letonet. Cet homme appartenait à l'équipage d'un navire de commerce français qu'une grosse avarie de machine forçait de faire une longue relâche à San-Francisco. Le commandant du bord avait alors donné congé à ses matelots pendant tout le temps que dureraient les réparations.

« Au lieu de dépenser mes économies dans les mauvais lieux du port, comme les copains, s'était dit Marius, je ferais bien mieux de chercher à ramasser quelques pépites. C'était un brave homme, très sérieux, très honnête. Intelligent et adroit au surplus, il était devenu, après quelques jours de pratique, un des meilleurs chercheurs de la bande.

« J'aimais à faire partie de son équipe. Il m'avait d'ailleurs pris sous sa protection, moi faible et gringalet, qui n'avais rien de ce qu'il faut pour affronter les marches pénibles, les ascensions périlleuses dans la montagne. Il m'ap-

pelait « le petit monsieur ». Mais j'étais Provençal comme lui et cela avait suffi pour m'attirer sa sympathie.

« Or, un jour, nous cheminions à flanc de coteau au-dessus d'un abîme, quand nous découvrîmes un filon magnifique. C'était une fortune pour qui l'exploiterait. J'étais certes assez riche pour n'avoir pas besoin de cette fortune; et, au fond, je n'étais qu'un chercheur d'or amateur.

« Au contraire, Marius était pauvre. Il m'avait confié qu'il avait laissé dans un grand port de France une femme et un enfant. Cependant, il n'eut pas un instant l'idée de s'approprier seul notre trouvaille. Mais, comme personne ne nous avait suivis jusque-là, elle était, en tout cas, bien à nous deux.

« — Nous partagerons », me dit-il.

« En même temps, il leva la main pour détacher un quartier du rocher et s'assurer de la qualité du filon. Il se hissa sur la pointe des pieds. Tout d'un coup, je le vis perdre l'équilibre et chanceler à gauche justement du côté de l'abîme.

« Je fis un geste pour le retenir. Alors, que se passa-t-il? Je ne m'en suis jamais rendu compte? Me fut-il vraiment impossible de l'arrêter dans sa chute, ou bien, ébloui par la vue de l'or, l'air au contraire, poussé dans le précipice? Je n'en sais rien. Je vous l'assure, messieurs, je n'en sais rien.

« Il tomba. Je restai alors en Amérique le temps nécessaire pour mettre à profit notre découverte. Je ne parlai à personne de la disparition de Letonet. J'avais eu soin d'ailleurs de ramasser son portefeuille tombé de sa poche.

« Quand je revins en France, j'étais

dix fois plus riche qu'en partant, mais avec la conscience moins légère. Le remords — que je n'avais pas éprouvé tout d'abord — s'était peu à peu infiltré dans mon esprit. Plus j'y pensais, plus il me semblait que j'avais bel et bien poussé le malheureux dans le précipice.

« Néanmoins, une fois ici, j'ai fait tout mon possible pour oublier cette aventure. Mon père mort, je me suis plongé dans le travail. Mon or a attiré chez moi d'autre or, toujours de l'or. J'ai fondé une famille, et, vraiment, messieurs, le souvenir de ce drame atroce s'effaçait, quand, il y a quelques mois, au coin d'une rue, j'ai rencontré la petite chanteuse, sa physionomie me donna l'impression d'un visage déjà vu... Il ne me fallut pas longtemps pour retrouver la ressemblance. Je viens de vous dire que j'avais ramassé le portefeuille du marin. Celui-ci contenait la photographie d'une enfant, d'une petite fille; sur le dos du portrait-carte était écrit : « La petite Marthe à son papa chéri, pour qu'il fasse bon voyage ». Ah! quel voyage avait-il fait, le pauvre homme! Il n'y avait pas de doute : la chanteuse des rues était bien Marthe Letonet.

« Que faire? Avouer mon crime... me livrer à la justice? Rendre au centuple à cette enfant la part que j'avais volée à son père? Mais j'avais une famille, messieurs, une famille innocente. Alors j'ai essayé, par divers moyens, de faire accepter mes offrandes à cette malheureuse. Je n'ai réussi qu'à me faire prendre pour un fou...

« Que faire? mon Dieu! Que faire? — Rentrer chez vous, monsieur, et nous laisser nous charger du reste.

LA BELLE RÉCLAME



M. Toison possédait une chevelure luxuriante qui faisait sa gloire. Il possédait idem de même une barbe dont il était fier, et avait une moustache dont il tirait vanité. Ces trois ornements capillaires étaient aussi noirs que du jais, quand, un jour, jour néfaste s'il en fut, M. Toison constata avec navrement que des fils blancs s'introduisaient parmi cette forêt sombre et qu'il tournait au poivre et sel. Immédiatement, il parcourut Paris à la recherche d'un produit capable d'atténuer ces ravages, et jeta son dévolu sur la « Samsonite », un élixir dont les vertus, d'après son inventeur, étaient inappréciables. Il fit l'acquisition de trois flacons pour 21 francs, le

traitement complet d'après la méthode : un pour sa chevelure ondoyante, un pour sa barbe de fleuve, et l'autre pour ses moustaches conquérantes. Rentré chez lui, il s'enduisit de pomnade. Le lendemain, à son réveil, le premier soin de M. Toison fut de consulter son miroir. Horreur et putréfaction, barbe et moustache étaient redevenues noires comme l'aile d'un corbeau, mais les cheveux avaient arboré la teinte du sommet du Mont-Blanc. M. Toison piqua un galop chez l'inventeur de la « Samsonite ». « Voyez mes tifs! » haléta-t-il. L'autre le rassura avec un doux sourire. « Vous en faites pas, faut jamais s'en faire » assura-t-il avec conviction.



Puis il ajouta : « Ça n'épatera personne de vous voir des cheveux blancs et une barbe noire, étant donné que vos cheveux ont toujours au moins vingt ans de plus que votre barbe; d'ailleurs si cela vous offusque, il est bien facile d'y remédier. » Et il lui indiqua un autre de ses produits l'« absalonite », souverain dans ce cas, et lui en colla trois flacons, toujours pour le même prix. Radioux, M. Toison vint chez lui essayer la nouvelle mixture. Le jour suivant il en constata les résultats. Les cheveux étaient devenus aussi noirs que la bouche d'un nègre, par contre barbe et moustaches avaient pris la teinte immaculée de l'hermine. M. Toison recavala illico chez le fabricant de produits chimiques qui l'engagea à pren-

dre cette fois 3 flacons de « samsonite » et 3 flacons d'« absalonite », à mélanger les drogues et à s'en imbiber fortement. Ce fut mirobolant. M. Toison se trouva avoir la figure mi-teinte en blanc et mi en noir. Il courut comme un zèbre chez son vendeur qui s'exclama à sa vue : « Eureka! ma fortune est faite. » Et il engagea M. Toison comme homme-réclame à de très gros appointements. Maintenant M. Toison n'a qu'à se promener avec un écriteau mentionnant : « Avant », sur le côté voué au blanc, et une autre pancarte avec l'inscription « Après » sur le côté où il a la barbe et les cheveux noirs, et cela est la meilleure réclame pour la marque des produits qu'il représente.

Marthe, qui a accepté la protection de deux vieux romanciers, est devenue une grande cantatrice. Elle n'a jamais su qui a payé ses frais d'études, s'imaginant que ses protecteurs ont réussi à lui faire obtenir des bourses partout.

Elle ne sait pas non plus que son avenir a été assuré chez un notaire, toujours sous leur nom, par un très riche commerçant de Marseille.

V. GÉRAUD.

Demandez partout,
dimanche prochain,
le numéro 12 de

LE FILM COMPLET
EDITIONS
mon Ciné

qui publie :

**LA
GLORIEUSE AVENTURE**

Roman-Ciné complet.

Le numéro : 25 centimes.

Envoi franco contre la somme
de 0 fr. 30, adressée à l'Ad-
ministration du FILM COMPLET,
3, rue de Roeroy, Paris (Xe).

Aucun envoi contre remboursement.

LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP — XXI.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Un bandit, surnommé par ses acolytes « Le Loup », Albert Duine, connaît un terrible secret concernant un compagnon d'autrefois, Bernard Loubadre. Ce dernier, qui habite un somptueux hôtel, avenue du Bois, avec son complice le docteur Fary, ne s'est rendu possesseur d'une énorme fortune qu'en assassinant le millionnaire brésilien Zalaga. Duine possède la preuve de ce crime. Il en profite pour extorquer de grosses sommes à Loubadre. Celui-ci cherche à tuer Duine. Mais jusqu'à présent ses plans les plus machiavéliques ont échoué, grâce à l'énergie féroce des « Louveteaux ».

Albert Duine ne se sentant plus en sécurité dans sa maison de Saint-Mandé, devient pensionnaire de l'asile d'aliénés de Charenton pour soigner, dit-il, une affection nerveuse. Un de ses complices, Calville, gardien de l'asile, a été affecté à son service. Le « Loup » sort à volonté la nuit pour rejoindre les « Louveteaux » dans un pavillon voisin de l'asile. Ces bandits ont été forcés de mettre à mort un brigadier et un agent de police qui les avaient surpris. Loubadre et Fary ont pénétré dans la maison de Duine que gardait Tlevec, un des « Louveteaux », ce dernier est sur le point de leur échapper.



Le docteur écuma de rage : « Tu n'en fais jamais d'autre ! hurla-t-il à l'adresse de Loubadre, tout en se remettant debout à la hâte. Si tu ne m'avais pas empêché de donner ce coup de couteau, cela ne serait pas arrivé. » Le millionnaire endolori par sa chute, bougonnait en se frottant un genou. Fary, ne prêtant plus aucune attention à son camarade, se précipita hors de la pièce. Il avait remis précipitamment son couteau dans la poche et brandissait son revolver. Il avançait, les dents serrées, sur la piste de Tlevec, dont il entendait les pas en avant de lui. Il était cette fois absolument décidé à en finir. Au tournant d'un corridor, il aperçut la silhouette du Louveteau, et sans se préoccuper du bruit qu'il allait causer, tira. Mais Tlevec disparut. Avec des précautions le docteur s'avança, rasant les murs, se dissimulant derrière les meubles, dans la cas d'un retour offensif de son adversaire. Lorsqu'il arriva au tournant, il aperçut quelques caisses d'emballage, remplies de paille. Une unique lampe électrique, pendant

au bout d'un fil venant à mi-hauteur entre le plafond et le plancher, l'éclairait. Le docteur se souvint être passé par là, lorsqu'il était venu tuer Albert Duine. Il reconnut les lieux. Il crut se rappeler que la pièce ne possédait aucune autre issue. Certainement Tlevec se cachait là, derrière les caisses d'emballage. Avec un peu d'habileté, il ne serait pas impossible de s'emparer de lui, ou bien de l'abattre : « Dépêche-toi donc ! cria le médecin à Loubadre qui arrivait en boitant. On le tient. Il est cerné dans une chambre et ne peut pas en sortir. » Comme il achevait cette phrase, une détonation de browning claqua. La lampe électrique, atteinte par le projectile, s'éteignit, brisée en morceaux. D'instinct Fary se rejeta en arrière. Le corridor étant encore éclairé, il devait apparaître en ombre chinoise, et offrit une large cible à son adversaire. Loubadre s'était également empressé de quitter le champ de la porte.



Mais ils se repentirent tous deux de leur manœuvre, car au même instant, un bruit de persiennes ouvertes les avertit que Tlevec tentait de se sauver par la fenêtre : « Avant qu'il ait réussi à fuir, nous le rattraperons ! s'exclama le docteur Fary en s'élançant. Allons Bernard, ça n'est pas le moment de t'occuper de ton genou. Prends garde aux caisses ! » Une vague lueur pénétrait dans la pièce, par l'entre-bâillement des persiennes. Elle était suffisante pour guider les deux hommes. Ils s'avancèrent browning au point, mais quand ils arrivèrent à la hauteur des caisses, ils perdirent l'équilibre, le sol sembla s'effondrer sous eux. Ils poussèrent un juron et, ne pouvant se raccrocher à rien, firent une chute dans la cave. Ils furent projetés avec brutalité sur un sol de terre battue. Loubadre tomba le premier et Fary s'abattit sur lui aussitôt. La violence du choc fut telle pour les deux hommes qu'ils demeurèrent quelques secondes étourdis, sans bouger. La fraîcheur de la cave les ranima. Fary se souleva péniblement. Sa tête tournait. Il porta la main à la tempe. Un faisceau lumineux jailli du plafond l'inonda

de clarté. Tlevec, sur le bord de la trappe qu'il avait ouverte pour se débarrasser de ses poursuivants, braquait dans leur direction une lampe de poche, en s'exclamant gouailleux : « La vie offre des hauts et des bas. Comme vous êtes dans la cave, il ne faut pas demander ce qu'elle vous réserve en ce moment. Bref, je vous tiens tous les deux à ma merci, camarades ! Si vous ne voulez pas que je vous expédie quelques balles, je vous conseille de ne pas broncher. Les rôles sont intervertis. Si je voulais vous tuer à l'heure actuelle... Mais je n'en ferai rien. Il serait grand dommage d'abîmer de si précieuses personnes. Vous pouvez, vous devez nous rapporter davantage. Sur ce, bonne nuit ! Tâchez de ne pas trop vous ennuyer. » La trappe se referma. Elle était actionnée par un levier qui se trouvait dans l'un des angles de la pièce, près de la fenêtre. Tlevec, qui ne manquait pas de sang-froid, avait tout de suite vu quel parti il pouvait tirer de ce mécanisme.



Le piège tendu au docteur Fary venait de réussir au delà de ce qu'il espérait. Le bandit verrouilla la trappe, s'assura que la porte de la cave était bien fermée et sans prendre la peine de pousser les persiennes qu'il avait ouvertes, sauta dans le jardin ! Il désirait avertir au plus vite le Loup de ce qui venait de se passer, bien décidé d'ailleurs à travestir la vérité et à céder à Albert Duine la négligence dont il avait failli être la première victime. Il s'élança en courant sur la route, désireux d'arriver dans le plus bref délai auprès de son chef. Il ne perdit pas de temps à se rendre au pavillon où avait été transporté Quierre, le Louveteau si grièvement blessé par le docteur. Il franchit le mur du parc de l'asile d'aliénés, non loin de l'endroit où ses camarades Laufry et Kersaint avaient assassiné le brigadier et l'agent de police. Il s'arrêta un instant dans l'ombre, pour voir s'il n'apercevait personne de suspect, puis s'étant assuré que nul ne pouvait l'avoir vu, il continua sa marche, prenant cependant la précaution de stationner de temps à autre et de jeter un coup d'œil autour de lui. L'asile

était plongé dans un calme relatif. Au lointain, l'on n'entendait que les hurlements d'un fou furieux en proie à une crise. Tlevec, soulevé, avançait toujours. Ce fut ainsi qu'il parvint jusqu'à la fenêtre grillagée qui donnait sur l'antichambre du logement d'Albert Duine. On se souvient que Calville, l'un des membres de la bande, gardien de l'établissement, couchait là, ayant été affecté par la direction de l'asile à la surveillance de ce prétendu malade. Tlevec défit prestement le cordon de fer qui retenait le grillage, passa sa main dans l'ouverture et frappa deux coups secs au carreau. Calville dormait mal. Il était toujours en proie aux mêmes inquiétudes. Il lui tardait de voir Duine quitter l'asile. Il entendait bien bénéficier des opérations fructueuses que faisait la bande du Loup, mais il n'aimait pas trop se risquer et il estimait qu'en la circonstance, il prenait une grosse part de responsabilité, au cas où la police mettrait le nez dans les affaires d'Albert Duine.

(A suivre.)

CECI INTÉRESSE

*Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille*

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris, la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 411 : Classes Primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Brochure N° 419 : Classes Secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure N° 435 : Toutes les Carrières Administratives.

Brochure N° 450 : Toutes les Grandes Écoles : Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc... Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

Brochure N° 468 : Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure N° 485 : Carrières du Commerce : Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténodactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres. Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16^e)



Julot ayant adroitement projeté le jet impétueux du siphon sur la savante mixture d'un cocktail comprenant du champagne, de la camomille, du kummel et du pétrole rectifié, mélange dosé à parties égales et sur quoi flottait, remplaçant le citron, une aromatique rondelle de saucisson à l'ail, Julot, disons-nous, prit à son tour la parole pour déclarer :

— J'entends dire partout que les types intéressés ne sont pas intéressants... Ça, j'en conviens. Néanmoins, comme il n'est pas de règles qui ne souffrent quelques exceptions, permettez-moi de vous apprendre qu'il en est dans le nombre qui se signalent par un cachet d'originalité bien particulière.

Je ne vous parlerai pas de ceux qui se chauffent tout un hiver avec une seule bûche qu'ils montent chez eux, au sixième au-dessus de l'entre-sol, pour la redescendre ensuite

à la cave, et ce, pendant toute une journée.

Je me contenterai de vous signaler, en passant, ces avarés pleins d'ingéniosité, collectionnant en guise de chauffage, non seulement les bûches ramassées en tombant, mais encore les prospectus distribués sur le boulevard et les coupures de la Banque, représentant pour eux de la braise-papier. J'en sais d'autres également qui se donnent l'illusion d'avoir un poêle chauffé au rouge en le peinturlurant au minium... Tout ça, voyez-vous, c'est connu, archi-connu et vieux jeu !

Le type dont je veux vous parler — Harpagon Grappin, pour ne le point nommer — dépassait de cent coudées et plus tous ces vulgaires pignoufs... Je dis : dépassait, car il est devenu feu en s'éteignant il y a six mois. Ah ! celui-là, c'était un virtuose, un as de la rapacerie, si j'ose m'exprimer ainsi ; et pour tout dire, un artiste pingre dans son genre... D'ailleurs vous allez pouvoir en juger.

Le père Grappin, comme on



l'appelait dans le quartier, avait la réputation justifiée d'être riche, très riche... Toute exagération à part, il possédait bien une quarantaine de mille livres de rentes.

Avec ces revenus, il me semble que l'on peut vivre confortablement et capotter son pain sec d'une couche de margarine sans être obligé de l'arroser avec la saumure de ses larmes...

Il était marié, avait des enfants établis, et sa femme, Ursule, bien que devenue grand-mère, et comptant pas loin de douze lustres, était restée d'une coquetterie excessive.

Grappin n'attachait pas ses chiens avec des saucisses, pour l'excellente raison qu'il ne possédait pas de « sac-à-puces ». Afin d'éloigner les cambrioleurs, il s'était appris à aboyer et trouvait que ce talent d'imitation lui faisait réaliser de sérieuses économies.

Il s'était entraîné à arrêter sa respiration pour économiser son souffle. Si, par hasard, en chemin de fer, il était seul dans son compartiment, il n'hésitait pas à se déculotter pour ne pas user le fond de son pantalon au contact des banquettes de troisième classe.

Il avait même eu le triste courage de s'épiler lui-même le crâne afin de s'éviter des frais de coiffeur.

L'hiver, il se rasait tous les deux jours les joues et le menton ; ce qui lui permettait de se chauffer gratuitement au feu du rasoir !

Déjà, par ces quelques exemples, vous pouvez constater que Grappin ayant une grande dévotion pour saint Benoit Ladre, son patron, n'était pas un type ordinaire... Vous en serez davantage convaincu lorsque vous connaîtrez la suite !



Pour en revenir à dame Ursule, son épouse, Grappin faillit être foudroyé par la congestion le jour où il la vit revenir des Galeries-Frivoles, avec un de ces galurins de dimensions phénoménales qui font ressembler les femmes à des riflards en balade...

Mais, comme M^{me} Grappin, ne regardant jamais à la dépense quand il s'agissait d'embellir sa personne, avait dépensé toutes ses économies dans l'acquisition de ce chapeau qui lui avait coûté dix-huit soixante-quinze en solde, il ne lui restait plus un maravedis pour l'emplette complé-

mentaire des chichis indispensables à l'équilibre de son monumental couvre-chef...

Grappin, discrètement invité à délier les cordons de sa bourse, fit, naturellement, la sourde oreille et se refusa énergiquement à faire la moindre avance de fonds. Mais, d'autre part, comme il avait beaucoup d'affection pour sa femme et se serait fait un scrupule de lui causer la peine la plus légère, au lieu de déjeuner et de dîner chez lui, à partir de ce jour, il prit ses repas dans une gargote de vingt-troisième ordre.

Que signifiait cette détermination aussi bizarre qu'étrange? Était-ce la conséquence d'un vœu? Ce sont les questions que je lis sur vos lèvres... Un peu de patience, je vous prie, et vous allez avoir en main la clé du mystère.

Dans l'infâme gargote que



Grappin honorait de sa clientèle, celui-ci, aussitôt attablé, commandait un consommé.

A peine lui avait-on apporté

dans un bol l'innommable bouillon qu'il se mettait à lire à haute voix quelque pièce horri-fiante jouée au Grand-Guignol.

Le résultat ne se faisait pas attendre... Au fur et à mesure qu'il lisait, Grappin voyait à la surface du consommé les cheveux remplaçant les yeux de son potage aveugle se hérissier d'effroi...

Il sortait alors de la poche intérieure de sa jaquette une minuscule passoire en aluminium, et avec une incomparable dextérité, son instrument de musique en main, il glanait tous les cheveux épars sur le pseudo-consommé.

Au bout d'un semestre de cet exercice, beaucoup plus fatigant, sans qu'il y paraisse, que de reconstituer les morceaux d'un boisseau de puzzles, Harpagon Grappin voyait sa patience couronnée de succès et pouvait se flatter d'avoir amassé une provision capillaire capable de meubler les pires calvities.

Il s'empressa de renoncer à la gargote et fit cadeau de sa récolte à son épouse qui en vagit des gloussements d'allégresse.

Avec ses cheveux, Ursule, très adroite de ses dix doigts, se confectionna d'incomparables postiches, puis ayant exprimé sa vive gratitude à son époux, elle ne manqua point d'adresser à son ingéniosité les plus sincères félicitations.

Grappin, très sensible aux compliments de sa moitié, voulut l'épater. Comme feu Nicolet, il chercha à faire mieux encore... Et savez-vous ce



qu'il inventa, dans le but de faire économiquement sa provision de charbon pour l'hiver?

Je préfère vous le dire tout de suite, car je vous le donnerais en cent et en mille sans que vous puissiez le deviner...

Eh bien, toutes les fois qu'il lui arrivait de prendre le train, il se penchait à la portière de son compartiment et recueillait soigneusement dans le coin de ses paupières les escarilles crachées par la locomotive.

Au bout de six semaines, et en y mettant de l'obstination, il avait déjà réussi à en ramasser de quoi remplir une tasse à café.

Sur ces entrefaites, il tomba malade, fit de la température, et, à son grand regret, se vit dans l'obligation d'interrompre momentanément sa récolte.

Cependant qu'il était alité,

le vétérinaire lui apprit, après avoir analysé avec soin ses urines, qu'il avait de nombreux calculs dans la vessie...

A la grande stupéfaction du praticien, Harpagon Grappin accueillit cette nouvelle en donnant les marques de la joie la plus vive.

— Quelle chance! pensait-il; je vais pouvoir utiliser ces pierres que charrient mes reins, en me faisant construire un petit pavillon dans la grande banlieue!

Malheureusement pour lui, au cours de sa pêche aux escarilles, il s'était placé dans un pernicieux courant d'air qui le fit trépasser dans la quinzaine.

C'est d'autant plus regrettable, terminait Julot, en savourant l'ultime goutte de son fameux cocktail, que sans cette fin prématurée, Harpagon Grappin, grâce à un esprit aussi inventif, eût trouvé par la suite



le moyen de réaliser des économies encore plus sensationnelles.

JO VALLE.

GLOBÉOL

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur

Reminéralise
les tissus.
Nourrit le
muscle et le nerf



GLOBÉOL
permet le maximum d'efforts

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r COMA, GIUSEPPE BOTTALICO,
à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

D^r BELLONI TEMISTOCLE,
Santa Sofia (Florence).

Etabl^{ts} Chatelain, 7, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr.; le flacon, franco, 7 francs; les 3, franco, 19 fr. 50.

Apprenez sur place ou par correspondance la

COMPTABILITÉ

aux Établissements **JAMET-BUFFEREAU**
PROGRAMME GRATUIT
98, Rue de Rivoli, PARIS

INFAILLIBLEMENT avec l'IMMÉDIAT. en-vois à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à votre volonté. Demandez à M^{me} GILLE, 109, rue de Tolbiac, Paris sa brochure gratuite N° 78.



LE RECORD DU RIRE

en SOCIÉTÉ, à la NOCE, PARTOUT. Nouveau Catalogue général de Farces, Attrapes, Surprises, Tours de cartes, Prestidigitation, Magie, Hypnotisme, Chansons, Monologues, Librairie ultra-comique. AMUSEMENTS de TOUTES SORTES — Ce Superbe Catalogue illustré, 100 pages, 200 dessins désopilants, 8000 lignes de lecture comique, procure à chacun des milliers d'heures joyeuses.

Envoi franco contre **UN FRANC.**
M^{me} GOBIN, 31, rue N.-D.-de-Nazareth, PARIS (3^e)

TOUT l'hypnotisme pour réussir en tout
Notice 0 fr. 50. P. FILIATRE, Libraire, COSNE (Allier).

MON CINEMA

Expédions à titre de RECLAME NOTRE APPAREIL CINEMA COSTE COMPLET SE COMPOSANT :

- UN PROJECTEUR, LANTERNE, BOBINE POUR 75 M.
- UN VOS PROJECTEUR FIXE, GRAND METALLIQUE, 20 M. DE FILM BY COLLIE, FRANCO 95 FR.
- CONTRÔLE MANDAT OU LETTRES RECOM. 95
- CATALOGUE ILLUSTRÉ (8 modèles) contre 50 cent.

ADRESSEZ VOS COMMANDES AU
CINE-COUPON, 31, P. BLAYAT, Avenue 4, CLERMONT-FERRAND (P.-de-F.)

TIMIDITÉ VAINCUE sans effort.
Paul SUARD, Spéc., Vincennes. Not. 0.25.

L'ENNUI c'est la MORT! POUR RIRE et FAIRE RIRE



Demandez les Catalogues de Farces, Attrapes, Surprises pour Soirées, Dîners et pour Noces - Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues Pièces de Comédie pour Salons, Familles et Sociétés - Librairie Amusante, Agricole et Médicale, Livres utiles et de Jeux, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc, etc.



Envoi contre 0.75 en timbres — H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris 5^e
MAISON FONDÉE en 1808



ACCORDEONS-HARMONICAS MANDOLINES & VIOLONS

livrés avec nos Méthodes pour apprendre SEUL. N'achetez point sans consulter notre Catalogue spécial. Bon Marche, Fabrication soignée. Modèles perfectionnés envoi contre 0.75. S^{de} de la Gaité F^{re}, 65, Faub. St-Denis, PARIS

PLUS D'IMBERBES! PLUS DE CHAUVES!

L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques, même à 45 ans, il fait repousser cheveux, cils et sourcils. Succès assuré 70.000 Attestations. Grand flacon, 3 fr. 90. Franco contre mandat ou timbres poste L. POUJADE, Chimiste FIGEAC (Lot).



Belles Montres de Précision à 12 fr.

P. homme 12 ^{fr}	avec cadran lumineux 18 ^{fr}	Pour 20 ^{fr}
et garçonnet	Qual. sup. 15 fr.	Qual. sup. 23 fr.

Gar. 5 ans. P. un achat de 3 montres, réduct. 4^e March. 36 h. Echange admis. A chaque montre, UNE CHAÎNE gratuite. C. remb. Horlog. E. KASCHA, 153, rue Ordener, Paris (18^e)

MASQUES - COSTUMES CARNAVAL POSTICHES - BARBES GRIMAGES PERRUQUES

Déguisements - Cotillon - Bigophones et tous Articles de Fêtes. Tout ce qui est nouveau et sort de l'ordinaire se trouve dans l'Album-Catalogue envoyé contre 0.75 par la Société de la Gaité française 65, Faub. Saint-Denis, PARIS (10^e)

HARMONICAS LUXE 10^{fr}

Avec cet instrument dont la justesse de sonorité est garantie, vous pouvez, jeunes et vieux, sans connaissances musicales, jouer les airs les plus mélodieux. Modèle N° 1, 10 fr. 64 Modèle, 12 fr. Supr. 16 fr. Contre Rembours! Mon E. KASCHA, 153, R. Ordener, Paris

BILLARD Pour devenir invincible.

SUARD, Prof. Vincennes. Not. 0.25
FORCES INCONNUES avec la RAYONNANTE (12^e Année) expédiée à l'essai, vous soumettez une personne, homme ou femme, à votre volonté, même à distance. — Demandez à STEFAN, 92, Boul. Saint-Marcel, Paris (Seul Créateur de la RAYONNANTE) son Liv. N° 62 Gratia

POUR PASSER LES LONGUES SOIRÉES D'HIVER S'AMUSER, RIRE A LA FÊTE, A LA NOCE, EN RÉUNION
La Société de la Gaité Française, 65, Faubourg St-Denis, Paris envoi contre 1 fr. Nouvel Album 250 pages avec gravures comiques. Farces, Physique Amusements de 1^{re} sorte. L'Hypnotisme à la portée de 1^{er}. Propos gais. Art de plaire. 5^e appr. seul 1^{er} danses. Sciences Occultes. Secrets d'Atelier comprenant trucs et tours de mains de 1^{er} métiers. P^{er} déf. ses intérêts par la loi. Se créer une position ou l'améliorer. Chans. Monol. Pièces de théâtre. Accessoires de Cotillon

AUX MAMANS INQUIÊTES

de la Toux de BÉBÉ ou de sa Coqueluche

Si vos enfants ont du rhume, de la grippe, de la bronchite, de l'enrouement, de la laryngite, ou de la coqueluche, si vous hésitez justement à leur faire absorber des remèdes, voici une médication simple et efficace qui les soulagera de suite et les guérira bientôt, tout en préservant leur entourage des risques de la contagion :



sonnes, évidemment, et au moindre rhume, au moindre enrouement, essayez donc et vous serez soulagé de suite et rapidement guéri. En outre, pour le rhume de cerveau et la migraine, il existe une OUATE RHINOL aux mêmes principes qui s'emploie en boulettes dans les narines et qui est bien plus active et plus agréable que toutes les vaselines ou huiles mentholés ou gomé-

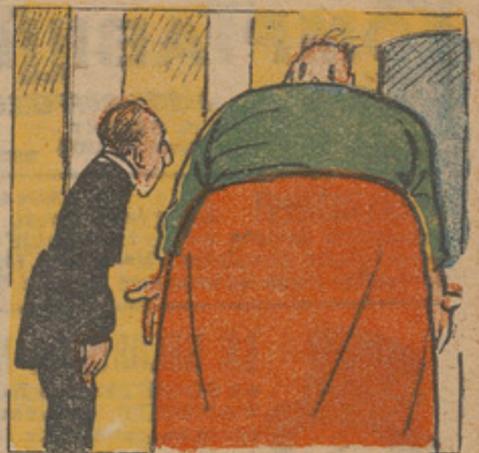
Dans un bol d'eau bouillante, verser quelque gouttes d'Essence RHINOL, et faites-leur en respirer les vapeurs bienfaisantes, leur

toux, leur bronchite, leur coqueluche, n'y résisteront pas. Ce qui est vrai pour les enfants, l'est aussi pour les grandes per-

nolées. Enfin, il existe aussi les Pastilles RHINOL qui vous permettront de soigner votre rhume à tout instant de la journée.

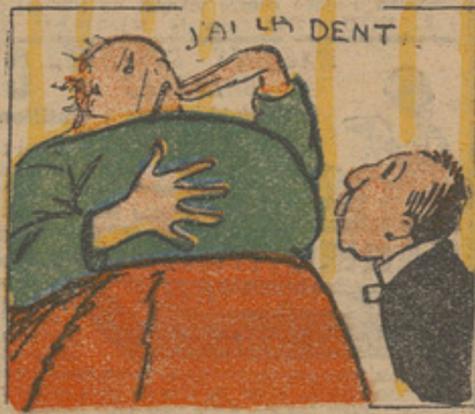
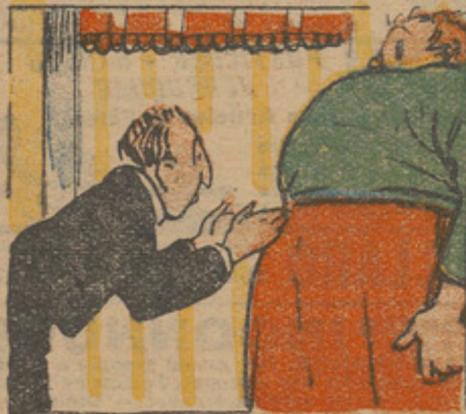
On trouve le RHINOL dans toutes les pharmacies et chez le préparateur : Docteur E. DUBAT, 80, Faubourg St-Denis, à Paris.

Essence RHINOL : 6 fr. 50. — Pastilles RHINOL : 2 fr. 75. — OUATE RHINOL : 2 francs.
Renseignements et Brochure sur demande.



Achille Costaud est atterré en constatant que sa femme veut entrer à l'hôtel. « Elle le flair du chien de chasse, se lamente-t-il, c'est pas possible, elle a deviné que j'étais dans les parages. Ah! la maudite bonne femme. Si elle pouvait être pulvérisée par la foudre ou disparaître dans un égout. » Il se sauve au plus vite et Bouboule, qui est encore tout endolori, le suit. « Tu vois, imbécile, lui dit son maître, si tu m'avais écouté, cette aventure ne te serait pas arrivée. Tu avais bien besoin d'aller faire du plat à Pépé. On peut dire que ça t'a réussi. Vieille gourde, va! Tu n'es donc pas heu-

reux avec moi? Si encore tu avais essayé de la perdre, je comprendrais. Mais non, tu es allé la trouver en chien asservi que tu es. Tu mériterais que je te vende à la bonne femme de l'autre jour. Je l'assure même que si l'occasion se représente, je ne la laisserai pas échapper, car si j'ai horreur de quelque chose, c'est bien de l'ingratitude. Fuis de ma présence, être abject, tu me répugnes. » Pendant que Costaud s'explique de la sorte avec son chien, sa femme accoste le gérant et lui dit « Je viens me proposer à vous, monsieur, comme domestique. Je suis au courant de tout et vous donnerai satisfaction. »



Le gérant ne peut s'empêcher d'admirer cette inconnue. « Ma foi, madame, dit-il, je manque justement de domestiques et je suis enchanté de vous prendre à mon service. Vous vous plairez beaucoup dans la maison et j'ose espérer que vous serez contente et que vous resterez ici très longtemps. Quant aux conditions... » Pénurie l'interrompt et lui déclare : « Oh! vous savez, les conditions, je m'en balance. Je ne demande uniquement qu'à gagner ma vie. J'aime à croire que vous êtes un homme consciencieux. Partout où je suis passée on m'a estimée à ma valeur. Si, par hasard, vous ne m'és-

timez, j'aurais le regret de vous plaquer et j'irais ailleurs. Vous avez donc tout le temps de réfléchir et de me proposer ensuite des conditions raisonnables. En attendant j'ai la dent et je n'ai pas la patience d'attendre l'heure du dîner. Je vous prie de me faire servir le plus promptement ce que vous pourrez. Il va de soi que je ne me contente pas de rogatons. J'ai l'habitude de bien travailler, par conséquent, j'entends être nourrie avec autre chose que des queues de cerises. » Le gérant est intimidé par l'autorité dont fait montre l'inconnue et lui demande de bien vouloir s'asseoir en attendant qu'on...



... la serve. Il se met alors en quête de Jenny qui a disparu. Achille-Jenny se trouve pour l'instant derrière un seau à charbon et médite sur la tristesse des lendemains et sur l'indépendance de mariage. « Qu'est-ce qu'il veut, le singe, grommelle-t-il, est-ce que ma femme aurait révélé qu'elle me cherche et est-ce que cet idiot se mêlerait de nous réunir? Ah! s'il fait ça, je lui rentre dans la pêche et je me suicide après. » Le gérant est un homme tenace. Il cherche Costaud partout et finit par découvrir sa retraite. Il lui donne alors un ordre, en des termes énergiques : « Il ne faudrait tout de même pas

me prendre pour un niais, mon garçon, déclare-t-il, voilà un bon moment que je vous appelle et vous faites celui qui ne veut pas entendre. Je ne veux rien dire pour cette fois, mais je vous prévins que si vous récidivez, je vous fiche à la porte. Allez, et n'y revenez plus. Il y a là à l'office une dame que je viens d'engager comme femme de chambre. C'est une personne de poids au physique comme au moral et je vous conseille de la traiter avec tous les égards qui lui sont dus. Vous la servirez à table et tâchez d'être polie, n'est-ce pas? » Le pauvre Achille soupire et s'éloigne tout contit en grimaçant.



Pénurie commence à s'impatienter. « Sacrebleu, jure-t-elle, est-ce que l'on ne va pas m'apporter bientôt de quoi me mettre sous les molaires! On n'a pas une idée d'une boîte paroillo. Si jamais je deviens ici quelqu'un d'influent, il faudra que ça change. Ces domestiques sont tous les mêmes. Quand on ne les surveille pas, ils n'en fichent pas une ramée. Je les dresserai, moi. Je n'admets pas que l'on boude au travail. » Achille g'êné même pas large. Il a été prendre à la cuisine de quoi faire dîner sa femme et apporte le plat et une bonne bouteille, en essayant de dissimuler la frousse qui le possède. « Elle a l'air encore moins commode que le jour où je la vis pour la dernière

fois, songe-t-il, il faut que je l'apprivoise ou je suis fichu. Pourvu qu'elle ne me reconnaisse pas sous ce déguisement. Ah! que la vie est triste pour certains. Ah! si je pouvais calter en douce et aller à l'autre bout du monde. » Il s'approche de la table et sourit de son mieux. Pénurie paraît absorbée dans un rêve lointain et ne fait guère attention à cette domestique qui a pourtant soin de la saluer humblement. Quant à Bouboule, instruit par l'expérience, il se tient prudemment à distance respectueuse.

(A suivre.)